

JIMMY GUIEU



E.B.E.1
ALERTE ROUGE

E.B.E.2
L'ENTITÉ NOIRE
D'ANDAMOOKA

© M. Tachibana 86

VAUVENARGUES

025307719

888800 6933.10.50 823

JIMMY GUIEU

E.B.E.

(Extraterrestrial Biological Entity)

ALERTE ROUGE

Nouvelle édition 2000,
annexes revues et augmentées, avec iconographie

JM
Vauvenargues

2000-58428

DU MEME AUTEUR

SERIE « SF JIMMY GUIEU »

aux éditions Vaugirard puis Vauvenargues.

(1) série Blade et Baker

(2) série Gilles Novak

(3) série Les Chevaliers de Lumière (Gilles Novak)

- | | |
|-------------------------------------|--|
| N° 1-Au-delà de l'Infini | N° 47-L'Age Noir de la Terre |
| N° 2-Les monstres du néant | N° 48-Le retour des dieux (2) |
| N° 3-L'invasion de la Terre | N° 49-Les Pièges de Koondra (1) |
| N° 4-Les Etres de Feu | N° 50-Les Sept Sceaux du Cosmos (2) |
| N° 5-Hantise sur le monde | N° 51-Les Fugitifs de Zwolna (1) |
| N° 6-Convulsions solaires | N° 52-La Terreur invisible (2) |
| N° 7-L'Univers vivant | N° 53-Le Bouclier de Boungoha (1) |
| N° 8-Réseau dinosaure | N° 54-L'Ordre Vert (2) |
| N° 9-La Dimension X | N° 55-Le Triangle de la Mort (2) |
| N° 10-Chasseurs d'hommes | N° 56-Créatures des neiges |
| N° 11-La Spirale du Temps | N° 57-La Force sans visage (2) |
| N° 12-Nous, les Martiens | N° 58-La Colonie perdue (1) |
| N° 13-Le Monde oublié | N° 59-Plan Catapulte (2) |
| N° 14-Mission « T » | N° 60-La Voix qui venait d'ailleurs (2) |
| N° 15-L'Homme de l'Espace | N° 61-La Charnière du Temps (2) |
| N° 16-L'Ere des Biocybs | N° 62-Les Légions de Bartzouk (1) |
| N° 17-Opération Aphrodite | N° 63-Enjeu cosmique (2) |
| N° 18-Expérimental X-35 | N° 64-La Mission effacée (2) |
| N° 19-Commandos de l'Espace | N° 65-Opération Neptune (2) |
| N° 20-Planète en péril | N° 66-Les Germes du Chaos (2) |
| N° 21-L'Agonie du verre | N° 67-Les Veilleurs de Poséidon (2) |
| N° 22-Univers parallèles | N° 68-Le Maître du Temps (2) |
| N° 23-La Grande Epouvante | N° 69-Manipulations Psi (2) |
| N° 24-Nos ancêtres de l'Avenir | N° 70-Les Krolls de Vorlna (2) |
| N° 25-L'Invisible Alliance | N° 71-La Stase Achronique (2) |
| N° 26-Prisonniers du Passé | N° 72-Oniria |
| N° 27-Piège dans l'Espace (1) | N° 73-La Lumière de Thot (2) |
| N° 28-Les Portes de Thulé | N° 74-Les Yeux de l'épouvante (2) |
| N° 29-Le Secret des Tschengz (1) | N° 75-La Clé du Mandala (2) |
| N° 30-Refuge cosmique | N° 76-Hiéroush la Planète Promise (2) |
| N° 31-Demain, l'Apocalypse | N° 77-Le Rayon du Cube |
| N° 32-Les Destructeurs (1) | N° 78-Les Sphères de Rapa Nui |
| N° 33-Les Forbans de l'Espace (1) | N° 79-La Caverne du Futur |
| N° 34-La Mort de la Vie | N° 80-Projet King |
| N° 35-Joklun-N'Ghar la Maudite (1) | N° 81-Trafic Interstellaire (1) |
| N° 36-Le Règne des Mutants | N° 82-L'Arche du Temps |
| N° 37-Traquenard sur Kenndor (1) | N° 83-Les Fils du Serpent (2) |
| N° 38-Cité Noé N° 2 | N° 84-Le Pionnier de l'Atome |
| N° 39-Le Grand Mythe (1) | N° 85-Echec aux Végans |
| N° 40-Les Orgues de Satan (1) | N° 86-Spoutnik 11 a disparu |
| N° 41-Expédition cosmique | N° 87-Magie Rouge (2) |
| N° 42-Les Cristaux de Capella | N° 88-Les Rebelles de N'Harangho (1) |
| N° 43-Les Maîtres de la Galaxie (1) | N° 89-Le Serpent Dieu de Joklun-N'Ghar (1) |
| N° 44-Opération Ozma | N° 90-Le Poison de Thogar'Min (1) |
| N° 45-Les Rescapés du Néant (1) | N° 91-Les Maudits d'Hertzvane (1) |
| N° 46-L'Exilée de Xantar (1) | N° 92-Les Albinos de Sulifüss (1) |

N° 93-Les Naufragés du Temps (1)
N° 94-Captifs de la Main Rouge (1)
N° 95-Echec au Destin (1)
N° 96-La Force Noire (3)
N° 97-Les Magiciens des Mondes Oubliés (1)
N° 98-La Terreur venue du Néant (2)
N° 99-L'Ombre du Dragon Rouge (1)
N° 100-Le Maître de la Main Rouge (1)
N° 101-Narkoum : finances rouges (3)
N° 102-Les Brumes de Joklun-N'Ghar (1)
N° 103-Les Voleurs de Dieux (1)
N° 104-Plan d'extermination (3)
N° 105-Flammes sur Batoog (1)
N° 106-Au cœur de Kenndor (1)
N° 107-Réseau Alpha (3)
N° 108-La fin de Gondwana (1)
N° 109-L'héritage de Noé (3)
N° 110-Embuscade sur Eileena (1)
N° 111-L'offensive des Frotég (1)

N° 112-Les sentiers invisibles (3)
N° 113-L'Alliance des Invincibles (1)
N° 114-L'Empire des Ténébres (3)
N° 115-La Planète sans nom (1)
N° 116-Le Piège du Val Maudit (3)
N° 117-Panique sur Wondlak (1)
N° 118-Les brumes de l'effroi (3)
N° 119-Les Prisonniers de Bangor (1)
N° 120-Ankou, la vengeance d'Ys (3)
N° 121-Conjuration sur Joklun-N'Ghar (1)
N° 122-Gradlon : le réveil d'Enez Bel (3)
N° 123-L'Etoile aux cent planètes (1)
N° 124-Les revenants de l'Aube Dorée (3)
N° 125- Sur l'aile du dragon (1)
N° 126- Rosslyn : la crypte des templiers (3)
N° 127- Les Mousquetaires de Terniog 2 (1)
N° 128- Les visiteurs du Suaire (3)
N° 128- Les Templiers des Étoiles (1)

CHEZ D'AUTRES EDITEURS

Les Soucoupes Volantes viennent d'un Autre Monde

Ouvrage documentaire, traduit en anglais, espagnol, italien, roumain. Epuisé.

Black-out sur les Soucoupes Volantes

Ouvrage documentaire, préface de Jean Cocteau. Epuisé.

Le Livre du Paranormal

Ouvrage documentaire, traduit en italien, espagnol, roumain. Epuisé.

(Ces trois titres, revus et augmentés, seront réédités prochainement)

Aux Editions du Rocher

Contacts OVNI Cergy-Pontoise

Réédité chez France-Loisirs. Epuisé.

Aux Presses de la Cité

Nos « Maîtres » les Extraterrestres

Ouvrage documentaire.

Réédité chez France-Loisirs. Epuisé.

Aux Editions Fleuve Noir

PSIBOY, l'Enfant du Cosmos

Série « Les Compagnons de la Licorne ». Epuisé.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© GECEP/Vauvenargues 2000 pour la présente édition.
ISBN 2-7443-0513-8



JE DEDIE CE LIVRE ET LE SECOND TOME : E.B.E. 2, L'ENTITE NOIRE D'ANDAMOOKA, AUX « BATTANTS » DE L'UFOLOGIE ET DEFENSEURS DE LA VERITE :

JOHN LEAR, pilote émérite, qui effectua maintes missions de transport pour le compte de la CIA... et qui s'en est sorti pour formuler ses fracassantes déclarations que le système en général, les chefs d'Etat et les médias ne pourront plus étouffer encore longtemps.

Milton William COOPER et Bill ENGLISH, ex-membres de la Navy Intelligence (SR de l'US Navy), qui eurent à connaître « l'horrible vérité », risquèrent et risquent encore leur vie pour l'avoir, eux aussi, révélée en détail.

Jean-François (« John ») GILLE, le meilleur chercheur et informateur qu'aient jamais eu les ufologues européens aux USA. Bien peu ont eu le courage de répercuter ses enquêtes, traductions et informations recueillies au Nouveau-Mexique, à Dulce et Albuquerque notamment. *Contre vents et marées, ami fidèle, tu as fait un travail exemplaire, malgré les censeurs et les Jean-Foutres méritant cet adage : « Margaritas ante porcos » !*

George C. ANDREWS, Linda MOLTON HOWE, Thomas ADAMS qui, par leurs recherches, leurs prises de position courageuses et leur ténacité, méritent notre gratitude.

Silvio USAÏ, illustrateur de talent mais aussi compositeur-interprète, à qui l'on doit E.B.E., cette magnifique chanson (qu'un éditeur intelligent « découvrira » sûrement un jour !), cet appel aux hommes qui savent « ouvrir les yeux et attendent le retour des Dieux... »

Lt-Colonel WENDELLE C. STEVENS (retraité de l'US Air Force Technical Intelligence) qui, vilipendé, critiqué, calomnié par les forces maléfiques de la désinformation, contribua à donner ses lettres de noblesse à l'Ufologie. Co-auteur, avec William Steinman, de *UFO crash at Aztec*. Avec Robert L. Brown (coproducteur du film documentaire *UFO's, a need to know*, (OVNI, un besoin de savoir). Wendelle C. Stevens organisa, avec la participation de John Lear en décembre 1991 à Las Vegas, le New Vega International UFO Congress.

Major COLMAN VONKEVICZKI, directeur de l'ICUFON (Intercontinental UFO Galactic Spacecraft Research and Analytic Network), certainement le tout premier à avoir lancé un cri d'alarme à l'ONU sur le caractère inquiétant de certains de nos « visiteurs », dont les engins se livrent à l'espionnage systématique des sites stratégiques terriens.

Charles BERLITZ, éminent chercheur et traqueur d'« étrangetés », auteur de divers ouvrages documentaires sur le Triangle des Bermudes, le Triangle du Dragon etc ; lui aussi maltraité par les jaloux et autres scientifiques de seconde zone.

Jacques VALLEE, astrophysicien de formation mais informaticien de profession (aux USA depuis 1962), investigateur du phénomène OVNI, abordé sous l'angle « autres dimensions » *qu'il faut se garder de rejeter*, ces engins ayant, à l'évidence, des origines multiples.

Dr Roger REMY, représentant de l'IMSA (Institut Mondial des Sciences Avancées) aux USA ; infatigable chercheur de top niveau, avec l'assistance universitaire et celle d'autres laboratoires, il œuvre, au Nouveau-Mexique, dans des disciplines de pointe (applications spatiales avec des retombées technologiques profitables dans la vie quotidienne).

Lt-colonel Jean PLANTIER, le précurseur génial qui, lieutenant en 1953, élabora une théorie révolutionnaire : *La propulsion des soucoupes volantes par action directe sur l'atome*, titre également de son ouvrage paru chez Mame en 1955.

Guy TARADE, lui aussi chercheur opiniâtre, chantre de l'insolite et du mystérieux inconnu comme l'était feu notre ami commun Robert CHARROUX.

Jean-Pierre TRUCAT, ingénieur et jeune président de l'UECDS (Union Européenne de Chercheurs pour le Droit de Savoir), et son infatigable coordonateur Claude CHAPEAU, eux aussi amis fidèles et « bat-tants » pour la défense de la vérité.

IN MEMORIAM

(Car les anciens finissent, hélas, par nous quitter un jour) :

Jean-Louis FOREST, cofondateur de l'IMSA, ufologue de la première heure. *Tu as su te battre pour défendre la vérité, toi qui attendais si impatiemment la publication de ce livre (E.B.E. Alerge Rouge) que tu ne liras pas. Je te le dédie tout particulièrement. Que la Lumière te guide vers le Sanctum Céleste et nous garde encore longtemps Hélène, ta dévouée et courageuse épouse, que nous aimons tous comme une sœur.*

Lucien COMETTA, ma fraternelle amitié pour son aide précieuse, son dévouement, ses patientes recherches à l'autre bout du monde — l'Australie ! — qu'il a quitté pour un séjour... Ailleurs.

Philippe SCHNEYDER, ufologue de pointe lui aussi, dont il faut lire l'excellent *OVNI, premier bilan* (Editions du Rocher).

Aimé MICHEL, pionnier de l'ufologie, « père » de l'orthoténie, trouvaille un peu hâtivement enterrée sans doute par les scientifiques « rationalos » et qui pourrait bien, un jour, resurgir à la faveur de découvertes nouvelles.

De tous, je garde le souvenir ému de frères d'armes qui ont donné beaucoup de leur vie pour défendre nos idéaux désintéressés, domaines où il est plus facile de recevoir des coups que des médailles !...

JIMMY GUIEU

CHAPITRE PREMIER

Credo quia absurdum
(Je le crois parce que c'est absurde).

Tertulien *De Carne Christi*
Attribué à saint Augustin

15 juin 1965 — *Nouveau-Mexique, USA*

Au volant de son break Wagoneer soigneusement entretenu — acquis d'ailleurs un an plus tôt seulement —, Jos Buckley, la trentaine, les yeux protégés par ses Sunbeam, chemise Lacoste blanche et pantalon de gabardine bleu pétrole, fredonnait en conduisant. A ses côtés, Rhonda, son épouse à la chevelure auburn, en bermuda bariolé et tunique courte canari, consultait sur ses genoux la *Rand McNally*¹ de l'Etat du Nouveau-Mexique.

A l'arrière, tête contre tête, penchées sur les épaules de leurs parents, Linda, six ans, et sa sœur Victoria, de deux ans son aînée, suivaient des yeux l'index de leur mère se promenant sur le tracé vert de l'Interstate 25.

- Pousse-toi, tu me tiens chaud !
- Laisse-moi, Vicky, je veux voir la carte ! protesta Linda.
- A quoi ça sert ? Tu sais pas lire la carte !
- Si je sais ! s'indigna, outrée, la cadette.

Elle avisa, au-dessus de l'autoroute, un grand panneau indicateur vert annonçant, sur la voie de gauche : Albuquerque et, sur celle de droite : Santa Fe. Et de lire, en détachant soigneusement les syllabes :

— Al-bu-quer-que ! Tu vois, que je sais ! Tiens, regarde le tableau, à droite de la route (elle se mit à ânonner la légende d'une affiche colorée montrant un oiseau assez comique). Le cou... reur... des... rou... tes.

L'aînée, Victoria, haussa les épaules deux ou trois fois, soupirant de commiseration :

— Peuh ! C'est pas un tableau, c'est une affiche : une poule qui galope, avec plein de Rimmel bleu sur les yeux !

1. Nous dirions en France la « carte Michelin ».

Jos Buckley, leur père, rit de bon cœur et se fit doctoral :

— Ce n'est pas une poule et cette coloration bleue n'est pas du Rimmel ! C'est l'oiseau du Nouveau-Mexique¹, un oiseau coureur au long bec, avec une huppe, une longue queue, dont l'apparence drolatique l'a fait surnommer le « clown de l'Ouest ». Mais les enfants du monde entier le connaissent mieux sous sa caricature des dessins animés : *le Bipbip...*

— Oh ! Oui ! firent-elles en chœur, reconnaissant effectivement le petit personnage turbulent et truculent.

— Voilà, vous vous souvenez ! Ce coucou terrestre est aussi appelé le « coureur des routes » et cette affiche montre sa photographie en souhaitant la bienvenue aux touristes.

— Et il mange quoi, papa, ce « clown » ?

— Des insectes, des lézards, des mille-pattes mais également des souris et des serpents.

— Ça court vite, pourtant, les lézards...

— Cet oiseau court encore plus vite, avec des pointes pouvant dépasser trente kilomètres à l'heure.

Victoria pouffa et se moqua de sa petite sœur :

— Si tu galopais aussi vite, tu ne serais pas la lanterne rouge, quand on fait la course !

L'air pincé, la cadette répliqua du tac au tac :

— Si tu savais mieux tes leçons, tu aurais de meilleures notes !

La mère se retourna en soupirant :

— Dieu du ciel ! C'est bientôt fini, oui ? Je ne veux plus vous entendre vous chamailler !

Les deux gaminnes firent la moue, se tirèrent la langue, s'adossant chacune dans un coin de la banquette arrière, boudeuses, tandis que le break franchissait l'arche vertigineuse du pont qui enjambait le Rio Grande.

La piste de Santa Fe ! Un nom tout naturellement venu à la mémoire de Jos ; foisonnement de souvenirs à la fois familiaux et historiques liés à son aïeul, Mortimer H. Buckley, tout comme lui et Rhonda de confession mormone, celle de l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours². Fuyant les persécutions du Missouri, au siècle dernier, Mortimer, son épouse Abigail et leurs trois enfants en bas âge partirent avec les longs convois de pionniers, formés de centaines de chariots tirés par des bœufs et des chevaux. Sous la conduite de l'apôtre Brigham Young (successeur de Joseph Smith à la tête de l'Eglise),

1. Aux USA, chaque Etat possède son *bird State*, son « oiseau d'Etat ». Celui du Nouveau-Mexique est le *Geococcyx* ou coucou terrestre, *road runner* (coureur des routes).

2. Fondée en 1830 par le prophète Joseph Smith, persécuté, lynché dans la prison de Carthage (Missouri) avec son frère Hyrum et leur ami John Taylor, le 27 Juin 1844, par la populace hostile à cette religion nouvelle. Sur le corps du frère Taylor, l'une des balles mortelles avait arrêté sa montre à 5 heures, 21 minutes, 26 secondes.

ils s'exilèrent vers l'ouest, vers l'Utah et le Grand Lac Salé qui allaient devenir la Terre promise pour ces réprouvés chassés par l'intolérance.

Durant l'exode, Abigail et ses enfants périrent noyés, leur chariot ayant basculé dans la Platte River. Accablé par ce funeste coup du sort, Mortimer quitta la Compagnie de Brigham Young et des pionniers pour s'enrôler, avec leur bénédiction, dans les rangs du célèbre Bataillon Mormon. Il le rejoignit à Santa Fe, le 10 octobre 1846, pour faire route vers la Californie sous le commandement du lieutenant-colonel Saint-George Cooke.

Un bataillon illustre, exemplaire de courage et de ténacité. Parti le 23 août 1846 de Fort Leavenworth, bastion édifié au Kansas pour protéger les voyageurs sur la piste de Santa Fe, il parvint le 29 janvier 1847 à San Diego, sur les rivages du Pacifique, après avoir parcouru trois mille deux cents kilomètres ! « C'est en vain que l'on fouillera l'Histoire pour y trouver une marche d'infanterie comparable », devait pertinemment déclarer le lieutenant-colonel Cooke au terme de cet extraordinaire périple.

Santa Fe, c'était aussi, parallèlement à la piste, l'étirement de l'une des grandes voies de chemin de fer transcontinentales des Etats-Unis, celle qui, depuis 1881, reliait Kansas City à Los Angeles et San Francisco, la célèbre Atchison, Topeka and Santa Fe Railroad.

A la sortie nord d'Albuquerque, Rhonda, jouant les navigateurs, tapota la carte de son index :

— Tu as réfléchi à l'itinéraire, Jos ? La distance est pratiquement la même pour atteindre notre destination. Mais par l'est, l'autoroute de Santa Fe risque d'être encombrée.

— Tu as raison, Rhonda. Nous quitterons l'autoroute à Bernalillo et prendrons la 44 qui traverse les réserves indiennes des Jemez et des Zia.

— On ira les voir, les Indiens, papa ?

— Pas ceux-là, Linda. Près de l'endroit où nous allons camper, se trouve la réserve des Apaches Jicarilla. Nous leur rendrons visite un jour prochain, en allant faire une balade...

— Y a la mer, au camping ?

— Non, sourit Jos, mais il y a le Rio Gallina, une rivière qui se jette dans le Rio Chama et traverse la forêt nationale de Santa Fe.

— Ça veut dire quoi, le Rio Gallina ?

— La rivière des Poules.

— Y a des poules dans l'eau, avec les poissons ?

— Non, Linda. Pas dans l'eau mais sur l'eau. Ce sont en fait des *gallinas de agua* ou poules d'eau à bec et front rouge, avec une queue blanche et noire, et qui pondent des œufs beiges tachetés de brun roux. Nous en verrons sûrement et je vous montrerai leurs nids, ou bien les plates-formes qu'elles construisent avec des plantes aquatiques séchées, au bord de l'eau.

La petite Linda et son aînée songeaient aux superbes vacances qu'elles allaient vivre avec un papa aussi savant, qui connaissait tous les oiseaux, tous les papillons, tous les animaux. Enfin, presque tous !

Ce fut vers la fin de la matinée que la famille Buckley, dépassant le dernier village — Llaves — s'engagea sur un chemin forestier pour stopper enfin dans une clairière mourant en pente douce vers le Rio Gallina.

Avec des cris de joie — tant pis s'il n'y avait pas la mer —, les deux gamines coururent vers la berge (mettant en fuite un raton-laveur moustachu), mais leur mère les interpella :

— Linda ! Vicky ! Pas si vite. Vous aurez tout le temps de vous baigner et de vous amuser, cet après-midi. Il est tard et vous allez nous aider à sortir le matériel de camping. D'accord ?

Les fillettes répondirent par un « oui » soupiré qui manquait d'enthousiasme, mais l'enfance est ainsi faite qu'au bout d'un moment, trimballer les chaises pliantes, les ustensiles en plastique (assiettes, gobelets), les plats et marmites en alu, enfin, déballer le *teepee* — la petite tente indienne conique destinée aux enfants — fut pour elles comme un jeu. Et il fallut même tempérer leur ardeur lorsqu'elles décrétèrent vouloir déballer et monter aussi la grande tente des parents !

Rhonda avait dressé le pare-vent autour du réchaud à gaz et dans la poêle commençaient à griller les saucisses.

Du haut de ses huit ans, Victoria, attentive aux gestes de sa mère, remarqua :

— Les Indiens, eux, ils enfilaient les hot dogs sur un bout de bois et les faisaient griller dans les flammes...

— Je ne suis pas sûre que les Indiens aient fabriqué des hot dogs, Vicky, mais ce dont je suis sûre, en revanche, c'est qu'il est formellement interdit de faire du feu en forêt !

— Et le réchaud à gaz, c'est pas du feu ? s'étonna Linda.

— Si, mais... Oh ! Ecoutez les enfants, nous parlerons des Indiens une autre fois, OK ? bougonna Rhonda avec une certaine mauvaise foi pour éviter de répondre à la question embarrassante. Tenez, allez plutôt déployer le tapis sur lequel nous allons pique-niquer.

Jos, lui, achevait d'étaler dans l'herbe les piquets, filins, maillets qui allaient lui permettre de dresser la grande tente, non sans songer que ce cours d'eau, riche en brochets, promettait de fabuleuses parties de pêche propres à épater les amis !

Tout s'annonçait donc, en ce lieu paisible, comme propice à passer d'excellentes vacances familiales.

Et tout, en effet, se passerait bien. A un petit détail près qui ne prendrait ses véritables dimensions que plus tard. Beaucoup plus tard...

— Non ! Vous ne vous baignerez pas maintenant, juste après le repas ! Vous allez faire une petite sieste ; nous sommes partis tôt, ce matin, d'Alamogordo et ce repos ne sera pas superflu. Gonflez vos matelas pneumatiques — vous savez le faire — et allongez-vous. A

quatre heures, promis, papa nous montrera un endroit où vous aurez pied et où le courant est faible...

Les parents ont parfois de ces idées ! maugréèrent mentalement les gamines. Où était le gonfleur ? Perdu ? Oublié ? Non, elles le trouverent derrière une caisse de boîtes de conserve restées à l'arrière du break et se mirent en devoir de gonfler les deux matelas pneumatiques. Amusant, finalement, mais contraignant : si l'on n'introduisait pas convenablement l'embout de plastique du gonfleur dans l'orifice de réception, à l'un des angles inférieurs du matelas, l'air accumulé expulsait l'embout avec un bruit comique qui les faisait rire. Elles devaient alors pincer vivement l'orifice pour remettre en place le cône plastique et appuyer de nouveau avec le pied sur le gonfleur en caoutchouc.

Contentes de leur travail, les fillettes s'allongèrent enfin et parvinrent à s'endormir, bercées par les chants d'oiseaux et le froufrou du vol lourd de quelques scarabées venus voleter autour du campement.

Une salamandre géante — le ménopome, à tête aplatie, les membres courts, la queue garnie d'une crête — traversa le campement en toute hâte pour aller plonger dans la rivière. Un « monstre » inoffensif, long de soixante-dix centimètres, qui eût pourtant terrorisé les gamines si elles l'avaient vu passer si près d'elles !

Ce ne fut pas avant cinq heures vingt de l'après-midi que Rhonda ouvrit les yeux et s'étira. Jos, à ses côtés, en simple short, dormait encore. La jeune femme chassa de son léger corsage largement échangé une fourmi, se mit sur un coude et se pencha sur son époux. Elle effleura ses lèvres d'un baiser en portant ses regards vers le *teepee*, à moins de cinq mètres, et les matelas — vides — de leurs filles.

Jos s'éveilla à son tour et voulut refermer ses bras autour des épaules de sa femme mais celle-ci venait brusquement de s'asseoir, puis de se mettre à genoux, regardant alentour, inquiète, en appelant :

— Linda ! Vicky ! Où êtes-vous ?

Jos Buckley consulta son bracelet-montre et s'étonna :

— Nous nous sommes allongés vers deux heures et il est maintenant cinq heures passées ! Tu connais les enfants, chérie : cette première journée de camping les aura excitées. Se réveillant plus tôt que nous, elles n'auront pas pu résister à l'envie de se promener dans la forêt.

Ils appelèrent, longuement, arpentant la clairière, puis la berge du Rio, à la recherche de traces de pas. En vain. Les deux gamines — constatation plutôt rassurante — ne s'étaient pas approchées de l'eau : aucune empreinte de semelles n'était visible dans le sable gris.

De plus en plus soucieux, les Buckley s'engagèrent sur le chemin par lequel ils étaient arrivés puis bifurquèrent dans un sentier à droite. De nouveau, régulièrement, Jos ou Rhonda appelaient leurs filles, sans recevoir aucun écho. Les larmes aux yeux, la jeune femme murmura d'une voix rauque :

— Et si.. Si on les avait enlevées ?

— Qui aurait pu les enlever et pourquoi ? Tu sais bien que si j'ai une bonne situation, nous ne sommes pas riches pour autant !

— Voyons, Jos, réfléchis ! Tu travailles à la base de lancement de fusées de White Sands ! Tu es un *Rocketeers*¹ spécialiste des propergols. Et les Russes...

Il la prit dans ses bras, essaya de la calmer, sentant venir, à son timbre de voix, la crise de larmes ou la crise de nerfs.

— Les Popov ? Et que feraient-ils d'un ingénieur chimiste qui, en fait, ne détient aucun sec...

Il laissa sa phrase en suspens et tressaillit imperceptiblement en apercevant, à travers les genévriers, sur la droite, une tache claire. Son tressaillement avait fait sursauter son épouse qui promena des regards égarés, follement anxieuse :

— Que... Que se passe-t-il, Jos ?

— Rien... J'ai vu quelque chose, derrière ce buisson...

En hâte, s'égratignant aux épines des genévriers, ils contournèrent les buissons et se mirent à courir en reconnaissant, derrière un gros cèdre rouge, les jambes, le short jaune et les sandales blanches de Victoria... Appréhendant de découvrir une scène d'horreur, Rhonda jeta un cri pathétique, se voyant hurler de souffrance devant l'atroce spectacle du corps pantelant d'une enfant mutilée, baignant dans son sang, victime peut-être d'un sadique, d'un fou !

— Vicky !... Vicky !...

La mère s'était précipitée... La fillette dormait d'un profond sommeil, avec une respiration régulière, sans porter la moindre trace de sévices ! Elle la secoua, la rudoya presque et la gamine finit par ouvrir les yeux, étonnée.

— Vicky ! Où est Linda, ma chérie ?

L'enfant regarda autour d'elle, sembla découvrir la forêt touffue puis remua la tête, sans comprendre :

— Elle... Je ne sais pas, maman. On s'était couchées. On dormait sur les matelas gonflés... Et qu'est-ce que je fais là, dans le bois, toute seule ?

— Il a bien fallu que tu quittes le campement, que tu marches avec ta sœur pour... que nous te retrouvions endormie au pied de cet arbre, objecta le père. Essaie de te souvenir, chérie. Où est allée ta petite sœur ?

Désarmée, la gamine se remit sur pied, incapable de renseigner ses parents. Ces derniers, de plus en plus alarmés, entraînent Vicky et repartirent dans la forêt, appelant sans trêve la petite disparue. Puis il la virent, trottinant dans le sentier, chantonnant avec insouciance. Elle s'arrêta net en découvrant ses parents et sa sœur aînée qui venaient à sa rencontre et maintenant couraient vers elle, la plaquaient contre leur poitrine, l'étreignaient.

1. De rocket, surnom (éphémère) donné dans les années 50 aux techniciens des fusées.

— Pourquoi tu pleures, maman ?

Rhonda se mordilla les lèvres et ne put contenir plus longtemps sa colère libératrice après cette heure d'angoisse à la chercher, imaginant le pire :

— Petite peste ! Où étais-tu passée ? Tu nous as fait une peur affreuse ! Nous te cherchons depuis plus d'une heure, et tu... tu arrives en sautillant, tranquille, sans même avoir entendu nos appels !

La jeune femme fondit en larmes, le front sur l'épaule de Jos qui la consola en caressant ses cheveux, fort ému lui aussi.

— Bon, nous allons retourner au camp et Linda va nous raconter tout ce qui s'est passé.

Mais ni sa sœur aînée, ni elle-même ne se souvenaient de rien. Leur dernier souvenir s'arrêtait au moment où toutes deux s'allongeaient sur les matelas pneumatiques pour s'endormir peu après... Les deux sœurs ne montraient aucune trace suspecte, aucune marque de violence. A l'évidence, l'hypothèse du rapt par un détraqué était à exclure. Seule Linda portait, au mollet droit, un peu à gauche sous le genou, une légère rougeur, comme aurait pu en laisser une piqûre d'insecte. Linda n'avait, là non plus, aucun souvenir d'avoir été piquée. Non, en touchant cette trace de piqûre, cela ne lui faisait pas mal.

Le lendemain matin, son mollet avait doublé de volume ! Mais il conservait, paradoxalement, un aspect sain et ne causait aucune douleur à l'enfant. A la palpation, rien de particulier. Pas de température. Linda se portait comme un charme. Par mesure de prudence, Jos et Rhonda la conduisirent au village de Llaves, à une douzaine de kilomètres, mais le plus proche médecin habitait à Gallina, à quarante kilomètres vers le sud !

Ils s'y rendirent... Le Dr Muscarella, la soixantaine, le visage ridé, cuivré, les cheveux grisonnants, portant lunettes et fumant la pipe, examina la gamine, palpa doucement son mollet enflé, s'étonna de l'absence de douleur puis la fit rire avec son accent espagnol prononcé :

— Tou n'as rien dou tout, *una picadura de insecto*, ma pas dange-rousa, *pequeña*.

— Vous... Vous en êtes sûr ?

— *Si, yo sous sour, señora* ! rit-il. J'ai exercé *treinta...* trente ans la *medicina* à El Paso, c'est *porque yo* parle pas très bien *l'americano*, *pero...* mais soyez tranquilles... La *pequeña* n'a rien de grave sinon, elle *tener la fiebre...* elle aurait la fièvre.

Le brave homme, d'ascendance hispanique, proche de prendre sa retraite, s'était installé dans cette petite ville du Nouveau-Mexique où vivait sa fille. Une fille qui avait deux garçons turbulents, toujours pleins de bosses et d'égratignures et lui, le grand-père, les soignait pour tous leurs bobos. Il ne fallait pas s'en faire, la *pequeña* n'aurait pas de séquelles. Il faudrait simplement lui appliquer localement une

pommade, facile à trouver à la pharmacie de la rue principale. Et au bout de quelques jours, tout sera *acabado* (fini), *curado* (guéri).

Linda eut droit à une bise du sympathique médecin de campagne et s'en alla en trotinant, comme si de rien n'était, suivant ou précédant ses parents en direction de la pharmacie.

Au bout d'une semaine, la trace de la piqûre devint mieux visible et un petit point sombre apparut. Rhonda, découvrant cette anomalie alors que ses filles venaient de se baigner, appela son époux et tous deux examinèrent le mollet de Linda. Le père, avec une aiguille passée à la flamme, débrida le minuscule orifice préalablement badigeonné d'alcool.

A l'aide d'une pince brucelles prélevée dans la mallette pharmaceutique, il parvint à saisir l'écharde qu'il retira... qu'il retira lentement, de plus en plus surpris puis ahuri en découvrant que cette « épine » mesurait pour le moins une huitaine de centimètres de longueur ! De couleur brune, parfaitement lisse, de section triangulaire mais aux arêtes arrondies, polies, elle semblait être en bois comme toute épine qui se respecte. Rhonda la lava dans le rio et l'entoura d'une gaze pour la placer dans la mallette pharmaceutique. En cas de besoin, elle pourrait ainsi la faire analyser, ou examiner par un botaniste du Muséum d'Histoire naturelle d'Albuquerque, sur le chemin du retour.

Le lendemain, le mollet de la petite Linda avait désenflé sans jamais lui avoir causé la moindre douleur. Aucune fièvre non plus : le médecin du village ne s'était pas trompé, avec son diagnostic rassurant. Pour Linda, les vacances se poursuivirent dans la joie et la détente, hormis quelques chamailleries innocentes avec Vicky, son aînée, qu'en fait elle adorait et qui le lui rendait bien.

Cette nuit-là, pourtant sous le *teepee* qu'elle partageait avec sa grande sœur, Linda eut un sommeil agité ; à plusieurs reprises, elle gémit, se tortilla sur le matelas pneumatique. Elle poussa un cri assourdi, portant ses petites mains vers son ventre en geignant, puis elle s'apaisa, s'endormit.

Vicky, elle, passa une excellente nuit...

L'incident — inexplicable — s'effaça tout aussi inexplicablement de la mémoire de l'enfant, de sa sœur, de leurs parents. A la fin des vacances, avant de quitter ce site enchanteur, dominé par le massif élevé de la Mesa Alta, Rhonda jeta purement et simplement cette singulière épine dont on n'avait que faire parmi les produits d'urgence et petits instruments de secourisme rangés dans la mallette pharmaceutique.

Et la disparition de la tigelle insolite acheva de brouiller, puis d'occulter les souvenirs. Lesquels ne resurgiraient que plus tard. Beaucoup plus tard...

16 juin 1965 — Abidjan, Côte-d'Ivoire, Afrique

La famille Dao possédait une spacieuse villa entourée de cocotiers, de manguiers et de fromagers, ces énormes arbres au tronc massif, ravinés de creux verticaux, en bordure de la lagune Ebrié, un lieu idyllique baptisé La Riviera ; idyllique parce que encore sauvage, épargné par l'urbanisation — en cet an de grâce 1965 ! — bien que voisin de Cocody. Le célèbre Cocody, quartier résidentiel par excellence d'Abidjan, qui au fil des années recevrait le surnom de Manhattan de la Côte-d'Ivoire.

D'ethnie baoulé, les Dao étaient un couple aisé, cultivé ; lui, Kadia, ingénieur des Eaux et Forêts, elle — Micheline —, externe de l'hôpital de Treicheville, achevait sa médecine. Africains modernes, heureux, sans histoire, ils étaient les parents d'une adorable gamine de six ans, Thérèse, qui faisait volontiers enrager Afiba, sa grand-mère maternelle. Ce jeudi-là, la petite Thérèse levait sur sa mamie des yeux angéliques, l'écoutant sagement lui faire ces recommandations, en français mais avec le débit rapide propre à l'idiome baoulé :

— Tu restes à jouer dans le parc et tu ne t'éloignes pas de la villa. Surtout, ne cours pas vers la lagune, ma chérie. C'est promis ?

Thérèse inclina deux ou trois sa tête aux courts cheveux crépus et partit en sautillant à cloche-pied, tenant sa poupée par le bras et la ballottant en tous sens.

— Et tu reviendras à la maison pour goûter ! cria la vieille femme, sans trop entretenir d'illusion sur l'obéissance de sa petite-fille qui, bien souvent, n'en faisait qu'à sa tête.

La lagune, avec ses crocodiles, était à l'évidence plus dangereuse que la forêt, simplement séparée du grand jardin — appelé parc en raison de sa superficie et de sa luxuriance — par une maigre clôture de fil de fer galvanisé tendu entre des piquets. Ces derniers, naturellement, n'offraient aucun obstacle aux singes et aux agoutis ! Ces gros rongeurs (ils peuvent dépasser 40 cm) ne sont pas exclusivement les hôtes de la jungle guyanaise et amazonienne ; ils sont aussi fort répandus dans l'Ouest africain. Leur viande blanche n'est pas moins savoureuse que celle du lapin, à la condition de la préparer fraîche et non pas faisandée, selon une recette indigène.

D'ordinaire, Thérèse, au retour de ses promenades — ou escapades, c'était selon ! —, passait rarement par l'entrée principale du perron et de la véranda. Elle empruntait volontiers la porte arrière de l'office ; cela lui évitait de faire le tour de la villa mais lui permettait aussi, parfois, de surgir en cachette derrière sa grand-mère en poussant un cri strident qui faisait sursauter la vieille femme. Ou bien celle-ci feignait-elle une frayeur qu'elle n'éprouvait pas, entrant dans le jeu de la petite fille espiègle qui ensuite lui sautait au cou.

Ce jour-là, cependant, rien de semblable ne s'était produit. Vers dix-sept heures, Afiba se rendit à la cuisine et interrogea le boy prépa-

rant le repas du soir ; non, la fillette n'était pas encore venue chercher son goûter.

Le boy « jardinier » et le boy « de ménage » (la domesticité ivoirienne comporte cinq catégories) n'avaient pas davantage aperçu l'enfant.

— Va au fond du parc, ordonna-t-elle au jardinier. Toi qui as une voix forte, elle t'entendra. Thérésa a dû s'aventurer un peu dans la forêt... malgré sa promesse.

— Oui, madame. Je te la ramène bientôt...

Un « madame » respectueux que ne contredisait pas, en Afrique, le tutoiement fraternel à l'usage fort répandu.

Il s'éloigna, passa sous la clôture, appelant d'une voix de stentor qui effaroucha les magots, les mangabeys à longue queue, à ventre doré, une touffe de poils sur la tête et autres singes jacassant dans les branches des fromagers et des manguiers. Sans résultat.

D'autres boys se mirent à sa recherche, s'époumonant à lancer son nom, le boy cuisinier tapant avec une louche sur le fond d'une marmite ; en pure perte.

L'ingénieur Kadia Dao et son épouse Micheline, rentrant peu après dix-huit heures, trouvèrent la maisonnée en pleine effervescence. Thérésa n'était toujours pas revenue ! Son père klaxonna, klaxonna, klaxonna au risque de vider les batteries de sa voiture, une Versailles rutilante, puis il abandonna, inquiet, se dirigeant à grandes enjambées vers le perron pour aller téléphoner à la police.

Nul ne s'expliqua jamais comment la petite Thérésa avait pu revenir en chantonnant, insouciant, quelques minutes après l'arrivée de ses parents, sans avoir réagi aux appels et aux cris des boys partis à sa recherche. Elle n'avait rien entendu... Mais en revanche, elle entendit fort bien la fureur de son père, les reproches véhéments de sa mère après que celle-ci, rongée par l'angoisse, l'eût prise dans ses bras pour la serrer contre elle.

Ce soir-là, la gamine irait se coucher sans manger ! Après que sa mère l'eut baignée.

— Tu t'es égratignée le mollet. Je vais te passer un peu d'alcool...

« Ça va piquer » se dit Thérésa, sans oser exprimer ses craintes à haute voix, pour ne pas aggraver son cas.

Micheline désinfecta l'égratignure et se rendit compte qu'il s'agissait plutôt d'une piqûre. A l'aide d'une aiguille flambée et passée à l'alcool, elle débrida le petite orifice, malgré les protestations de l'enfant qui prétendait ne s'être piquée à aucun buisson.

— Et ça, ce n'est pas une écharde ? ironisa la jeune femme en malaxant les chairs pour faire émerger ce corps étranger qu'elle saisit avec une pince.

Une bien curieuse écharde, longue au moins d'une huitaine de centimètres, brune comme la peau de la gamine ; une tigelle fine, de section triangulaire, aux arêtes arrondies, lisses, qui aurait dû tout de

même faire souffrir l'enfant, en s'enfonçant verticalement dans son mollet. Paradoxalement, cela n'avait pas été le cas.

— Tu n'as vraiment rien senti, quand cette... chose t'a piquée ?

— Rien, maman... Mais maintenant, ce que tu as mis sur le coton, ça pique...

La jeune femme jeta l'écharde mystérieuse dans la poubelle de la salle de bains et brandit un index menaçant à l'adresse de sa fille :

— C'est ton derrière qui te « piquera » bien davantage si tu désobéis une fois encore pour t'éloigner dans la forêt ! Allez, va te coucher, maintenant ! Maman et papa sont très fâchés d'avoir une petite fille aussi désobéissante et imprudente ! Et si au lieu d'une écharde, c'était un *boomslang*¹ qui t'avait piquée ?

Micheline serra convulsivement son enfant contre elle, s'imaginant brisée de douleur devant son corps sans vie, tel qu'il aurait pu être découvert par les boys dans la forêt...

La petite Thérèse pleurnicha un peu mais elle finit pas s'endormir, d'un sommeil agité, criant parfois un « Non ! » effrayé qui réveilla sa mère. Accourue, celle-ci la trouva les yeux clos, mais vivant un cauchemar angoissant. Elle crispait ses petites mains sur son sexe... Interrogée le lendemain, elle n'avait conservé aucun souvenir de ce cauchemar...

27 mai 1985 — El Portal, Californie.

A deux cent trente kilomètres environ au sud-sud-est de San Francisco et à un peu plus de quatre cents kilomètres au nord de Los Angeles, la petite ville d'El Portal, sur la route 140, constituait un passage obligé pour accéder au fameux Yosemite National Park. Sur les flancs ouest de la Sierra Nevada, il comptait d'admirables chutes (les cascades à rebonds de Sentinel Meadow sont les plus belles), des pics, des dômes rocheux, sans négliger les séquoias, géants du règne végétal pouvant atteindre près de dix mètres de diamètre et cent quarante mètres de haut ! La multitude de fleurs sauvages, les écureuils, renards, cerfs, ours noirs, outre les variétés de fossiles, en faisait un paradis attirant par millions les touristes du monde entier.

Lesquels touristes, à l'aller comme au retour, pouvaient trouver intéressant de faire une visite au *Yosemite Antiquarian's Shop*, tenu par une jeune femme blonde, svelte et ravissante : Linda Buckley... Que de fois, en se promenant dans l'immense forêt, n'avait-elle pas songé à la singulière aventure survenue dans une autre forêt — celle de Santa Fe, au Nouveau-Mexique — où elle avait campé avec sa sœur Victoria et leurs parents, l'été de 1965...

1. Surnom du serpent *dispholidus typus*, répandu en Afrique tropicale et méridionale ; un mètre vingt à un mètre quatre-vingts, de mœurs arboricoles, chassant les lézards et les oiseaux ; sa morsure est très dangereuse, même pour l'homme.

Mais tout cela était loin. En 1985, sa boutique-galerie d'art assurait un chiffre d'affaires plus que respectable et l'antiquaire s'en montrait enchantée. Des rumeurs, néanmoins, circulaient au village : une ombre ternissait sa vie depuis 1981 : alors âgée de vingt-deux ans, son mari aurait trouvé la mort dans un accident de la route survenu à Palmyra, dans l'Etat de New York, la laissant veuve, enceinte de six mois ! Un mari que les voisins ne se souvenaient pas d'avoir jamais vu : représentant d'une firme de composants électroniques, il arrivait parfois le soir et repartait le lendemain, toujours pressé, menant une vie de fou, ce dont Linda s'était souvent plainte.

Prénommé Jeffrey, le bébé qu'elle mit au monde à la fin de 1981, pour ajouter au malheur de la jeune veuve, se révéla être, disait-on, un handicapé mental exigeant une surveillance constante ! *El Portal News*, le modeste quotidien local, avait consacré un article à cette infortunée mais courageuse antiquaire nouvellement installée dans les faubourgs de la ville. Son veuvage, cet enfant cloîtré dans l'appartement au premier étage — juste au-dessus de la boutique et, sur l'arrière, dominant le jardin — avaient suscité un élan de sympathie chez nombre de personnes du voisinage.

Parmi ceux qui lui avaient rendu visite figurait Edna O'Keefe, une charmante vieille dame, qui s'était offerte spontanément de la seconder, de garder le magasin pour lui permettre d'aller faire ses courses ou encore de surveiller l'enfant en cas de besoin.

A peu de choses près, c'est ce que tous ces braves gens du faubourg lui avaient proposé, chacun lui apportant une bouffée de chaleur humaine, de charité de cœur, sans se soucier de savoir si elle appartenait au catholicisme, au protestantisme ou au judaïsme. Nul n'aurait songé qu'elle pouvait être de confession mormone, religion qu'au siècle dernier, les bigots fanatiques avaient persécutée, tout comme l'Eglise Catholique Apostolique et Romaine, au cours des siècles passés, avait persécuté les Juifs.

Dès l'*Halloween Day* (veille de la Toussaint) et pour les fêtes de fin d'année, ces voisins apportaient des bonbons, des friandises à l'enfant que la mère ne montrait pas. Elle n'aurait pas supporté de voir, dans les yeux de ces personnes pourtant bien intentionnées, s'allumer une faible lueur de tristesse, de pitié, de compassion.

Maintenant âgé de trois ans et demi, le petit Jeffrey menait toujours une existence recluse dans sa chambre au premier étage, entouré de soins et d'amour par une cousine de Salt Lake City, de confession mormone tout comme la plupart des Buckley depuis les révélations faites au premier prophète, Joseph Smith, en 1830. Approchant de la cinquantaine, la cousine Ruth se consacrait entièrement à l'enfant handicapé, permettant ainsi à Linda de s'occuper activement de son fructueux commerce d'antiquités.

Ce 27 mai 1985, Linda frémissait d'impatience et d'exaltation : Edna O'Keefe, la vieille dame qui avait été sa voisine serviable avant d'aller s'installer à Wawona, une agglomération de faible importance

à une trentaine de kilomètres d'El Portal, venait de lui téléphoner. De sa voix chevrotante, elle lui avait annoncé son intention de lui vendre, enfin, la toile que l'antiquaire briguaît depuis longtemps : une œuvre inconnue à ce jour de Sikwayi, nom indien de George Gist (1770-1843), fils d'un commerçant anglais et d'une Indienne cherokee. Trappeur, puis orfèvre et peintre de talent, ce métis avait servi dans l'armée américaine lors de la *Creek War* (Guerre des Indiens creeks, 1813-1814) et apporté une extraordinaire contribution au développement de la nation à laquelle avait appartenu sa mère : ses demi-frères indiens lui devaient en effet un alphabet et une écriture adaptée de l'anglais, du grec et de l'hébreu, toujours en usage chez les Cherokee.

Appelé Sequoyah par altération de son patronyme indien Sikwayi, son surnom servit à baptiser les séquoias, ces arbres géants des territoires de l'Ouest. De plus, en reconnaissance de sa contribution au développement — par ricochet — de l'Oklahoma, le gouvernement américain devait faire figurer sa statue parmi celles du *Statuary Hall* du Capitole, à Washington. En conséquence, acquérir une œuvre inconnue de ce personnage historique — même à un prix élevé — constituait à coup sûr un excellent placement. Quel amateur fortuné hésiterait à enrichir sa collection d'une toile de Sikwayi-Sequoyah ?

Impatiente, la blonde antiquaire ferma le magasin-galerie à cinq heures trente et prit aussitôt la route à destination de Wawona où Edna O'Keefe, la vieille dame, l'avait invitée à dîner pour conclure l'affaire...

De retour à El Portal vers neuf heures du soir, Linda, une torche électrique à la main, passa par le magasin, la porte du couloir menant au grand hall ayant une fâcheuse tendance à grincer fortement. « Demain, se disait l'antiquaire avec détermination, il faut absolument que je pense à huiler les gonds ! » Elle fut surprise de découvrir, au milieu de la boutique, un gros sac en toile chargé de bibelots précieux, d'objets de valeur tout simplement volés dans les vitrines ou sur les éta-gères !

« Demain, j'achèterai une arme ! se promit-elle également. Le chien pourrait être empoisonné et nous serions sans défense ! » Pétrie d'angoisse, le plus silencieusement possible — « Les voleurs sont sûrement encore dans la maison puisque le butin est là », songeait-elle tout en marchant —, elle poussa la porte latérale donnant sur le couloir et, torche éteinte, prêta l'oreille : silence total. Elle avança à tâtons et la fenêtre à barreaux du hall spacieux dissipa un peu l'obscurité. Linda alluma la torche ; ses yeux s'agrandirent et elle poussa un cri d'horreur : sur le carrelage, à la verticale du balcon de bois, gisaient deux hommes, en jeans et débardeur, d'une propreté douteuse, baignant dans une flaque de sang étalée autour de leur tête !

— Ruth ! Jeffrey ! hurla la jeune femme en gravissant quatre à quatre les marches de bois pour enfin se ruer dans la chambre de l'enfant.

Là, elle resta sur le seuil après avoir éclairé, hurlant puis vomissant à l'abominable spectacle de la cousine Ruth, en longue chemise de nuit rose, en tissu satiné, le tronc séparé du bassin, cisaillée en deux comme par un sabre de titan ! L'horrible plaie, bordée de noir, laissait s'échapper une partie des viscères !

Le lit du gamin était vide !

— Jeffrey !... Jeffrey ! hoquetait la malheureuse, désespérée.

Elle courut vers la fenêtre ouverte donnant sur le jardin :

— Blacky !... Blacky !...

Le gros chien-loup ne répondrait plus : toujours attaché par une longue chaîne à la niche, il était couché sur le flanc, lui aussi coupé en deux !

Brisée de chagrin, hébétée, Linda tressaillit :

— Ma... maaann... Ma... maaan !...

La petite voix, entrecoupée de pleurs, détachait les syllabes de façon inhabituelle. Bouleversée, Linda courut vers l'escalier, gagna le jardin, la niche du chien où l'enfant s'était réfugié, pour échapper à... aux auteurs de l'hécatombe sanglante !

Le drame ne fut jamais expliqué, les policiers ayant facilement identifié les deux cambrioleurs mais ne pouvant résoudre deux éléments de l'énigme :

1) — Qui avait pu (et avec quel instrument) trancher en deux le corps de la victime et celui du chien ?

2) — Dans les yeux de Ruth et dans ceux de l'un des malandrins, l'on avait noté une expression de terreur indicible.

Et la cause de cette épouvante avait fait basculer par-dessus le balcon les cambrioleurs venus s'écraser sur le carrelage...

Bien qu'affichant elle aussi une complète incompréhension du drame, Linda, en revanche, savait.

Elle savait qu'il lui fallait fuir, dans les plus brefs délais et appela sa sœur Vicky, médecin à Bethpage, à Long Island, à l'autre « bout » des Etats-Unis, sur le côté Est...

10 août 1987 — Lac Wirrida, Australie

Un coin oublié de Dieu, ce lac d'eau saumâtre en forme de virgule au sud de la bourgade de Wirrida, dernier bastion de la civilisation à l'ouest duquel s'étendait le Grand Désert de Victoria. Il eût fallu parcourir plus de cinq cents kilomètres vers l'ouest pour aboutir à une région de verdure, réserve naturelle de la flore et de la faune.

Le village de Wirrida n'était qu'à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de la Stuart Highway, l'autoroute reliant Port Augusta (enclavé au sud, dans le golfe de Spencer) à Darwin, port des territoires du Nord australien, soit à près de trois mille kilomètres de distance !

Il faisait assurément moins chaud sur les bords de la mer de Timor, mais que serait-il aller faire là-bas ? ruminait Lonesome Jackson

(Jackson le Solitaire), en mastiquant laborieusement sa bouchée de corned-beef, plus tendre que le biscuit salé sur lequel il risquait à tout moment de se casser une dent ! Du moins l'une de celles qui lui restaient ! Jackson n'était plus très jeune — cinquante-deux ans révolus — mais il en paraissait dix de plus avec son cuir tanné par le soleil, sa barbe de vagabond, plus noire que sa tignasse hirsute, sous son vieux feutre élimé qui cachait un début de calvitie. Un personnage haut en couleur, dégingandé, baroudeur (aussi sympathique et non conformiste qu'un Paul Logan dans *Crocodile Dundee*), semblant tout droit échappé d'un western de l'entre-deux-guerres. A la différence près qu'il ne possédait pas de cheval mais une Range Rover datant de 1971 ; un 4 x 4 rafistolé, cabossé, devant assurément à un miracle de pouvoir encore rouler sur les pistes — et aussi là où nulle piste n'existait — dans cet enfer de sable et de caillasse cuit et recuit pas le soleil.

Moins de trois cents dollars australiens¹... Maigre recette pour un mois de labeur inhumain dans ce désert de Victoria, à gratter la rocaïlle, les falaises, les anfractuosités. Un résultat misérable ! Les champs d'opales sont extrêmement nombreux en Australie méridionale et le plus célèbre, Coober Pedy, à quatre-vingts kilomètres au nord de Wirrida, reçut même le nom de Capitale Planétaire de l'Opale, avec seulement quelques bâtiments en surface. D'où le surnom de « Terrier de l'Homme blanc » que lui donnaient les aborigènes. La cité proprement dite — comptant environ quatre mille âmes — regroupé des « maisons » souterraines creusées par les prospecteurs dans les anciennes mines au petit bonheur la chance, pour s'abriter de l'accablante chaleur et pour, ceci n'empêchait pas cela, trouver peut-être sous la pioche une opale de prix.

Une cité de pionniers au début, où chacun faisait plutôt bon ménage avec ses voisins, même si ceux-ci, par inadvertance, débarquaient parfois dans la cuisine ou la chambre après un dernier coup de pioche crevant la paroi qui servait de mur ! On se faisait des excuses, on se pardonnait, on buvait un verre, on rebouchait et nul n'en parlait plus !

Aujourd'hui, le « Terrier de l'Homme blanc » a tout de même évolué ; dans les entrailles de la terre, alternant avec des logements et résidences confortables profondément enfouis, l'on rencontre des boutiques, un shopping-center et même une galerie d'art ! Sans compter les magasins où les touristes peuvent acheter quantité de souvenirs, de bijoux et (pourquoi pas, s'ils sont fortunés) de merveilleuses opales noires, avant d'aller déguster un *drink* au bistrot du coin. Un coin de rues ou d'allées, certes, mais souterraines, s'entend !

Naguère, quand l'on n'avait plus d'alcool à boire, on se rendait à la pompe. Une antique pompe à bras, comme on en trouvait, jadis, dans les fermes et chez les garagistes, avant l'existence des stations-service ; à la différence près qu'à Coober Pedy, cette pompe ne débitait pas de l'essence mais de l'eau, que tout un chacun pouvait obtenir

1. 1 dollar australien = 5 francs environ (en 1989).

moyennant des espèces sonnantes et trébuchantes ! Car l'eau a toujours été rare, dans cette région aride. Et les opales renfermant entre trois et vingt pour cent d'eau, l'on peut avancer, en exagérant à peine, que l'eau du désert s'est concentrée dans ces pierres fines !

C'est du moins ce que se disait Lonesome Jackson qui, trop épris de liberté, n'aurait pour rien au monde quitté sa solitude pour aller gratter dans les mines « officielles » à Coober Pedy, Andamooka ou ailleurs. Il préférerait sa vie sauvage, fruste, sa pioche et sa pelle, ses grattoirs, ses brosses et sa vieille pipe, changeant de couverture quand elle ressemblait à un filet de pêche, n'allant au village le plus proche que pour acheter une bouteille de gaz pour son réchaud, de l'eau, quelques vivres et renouveler sa provision de bière pour la soif... et pour les nuits de cafard où l'on regrette un peu (rarement « beaucoup ») sa solitude.

De fait, quelle femme aurait pu consentir à partager cette existence précaire, faite d'inconfort permanent et de privations ? Acceptant de séjourner seulement quelques semaines par an dans le modeste studio qu'il possédait à Alice Springs, beaucoup plus au nord ? Un pied à terre, au demeurant, fort peu reluisant ! Lonesome Jackson sourit, à ce moment de sa rêverie. Il but une gorgée de bière, alluma sa pipe et reprit le cours de ses pensées...

Oui, quelle femme saine de corps et d'esprit aurait-elle pu se satisfaire d'une vie de nomade, ruisselant de chaleur ou étouffant dans le vent chargé de sable, de poussière, ne pouvant se baigner qu'une ou deux fois par mois, à Wirrida, ou à Long Creek, à condition d'emprunter la piste cahoteuse et faire tout exprès plus de trente kilomètres vers le nord ?

Ariellah, peut-être ?

Ariellah Greenstein, une solitaire comme lui, mais *devilish pretty* (diabolement jolie) et suffisamment fofolle pour s'être mis en tête de prospector le *no man's land* désertique, le plus désolé qui soit, vers le sud, sur les bords du lac — saumâtre — Everard, là où lui-même s'était un jour aventuré, la découvrant sans connaissance, à demi morte de soif, la cheville foulée !

Lonesome Jackson l'avait ranimée, soignée, sauvée...

C'était il y avait longtemps : en 1965 sans doute. Il comptait alors lui-même à peine une trentaine d'années et elle, un peu moins. Une Israélienne (naturalisée Américaine) d'une étrange beauté. Elle parlait un anglais correct mais avec un accent rauque qui n'était pas le moindre de ses charmes. Une fille solide, courageuse, mi-exploratrice, mi-prospectrice, mi-écrivain, mi-journaliste, mi-il ne savait quoi encore. Elle avait passé plusieurs mois avec lui ; ils s'étaient tous deux passionnément aimés, sans entretenir l'un l'autre d'illusion quant à l'éternité de leur amour, rendant grâce au ciel, simplement, de leur donner ce bonheur d'être ensemble un jour, une semaine, un mois... Davantage, si Dieu voulait...

Ariellah devait rester près de trois mois à ses côtés, à parcourir le désert, à fouiller, creuser les collines stériles, les rochers, récoltant ici et là quelques opales...

— Je te laisserai celles que j'aurais trouvées, lorsque je partirai...

A quoi bon, dans ce cas, affronter tant de difficultés, de souffrances même, dans ce désert inhumain si, en définitive, sa récolte péniblement acquise ne l'intéressait pas ? Aimait-elle le risque pour le risque, l'aventure pour l'aventure ? Mais que savait-il d'elle ? Rien, ou presque. Peut-être était-elle riche, là-bas, très loin, en Amérique ou sur le vieux Continent, au pays du peuple hébreu, celui de ses pères ?

Par un accord tacite, Lonesome Jackson acceptait la perspective du départ de cette femme qu'il chérissait, la laissant libre de ses décisions, l'aimant pour elle-même et non pas seulement pour la joie, le bonheur qu'il retirait de sa présence, de leurs étreintes... Elle avait bien le droit de sillonner le désert, ou les territoires un peu moins inhospitaliers, à l'instar des dingos, ces chiens sauvages qui courent à travers les grands espaces... Elle aimait errer d'un coin du monde à l'autre. En cela elle avait une âme de vraie journaliste.

Ils rêvaient souvent, le soir, dans les bras l'un de l'autre, adossés à un rocher, localisant les constellations, ou faisant un vœu lorsque scintillait une étoile filante, un bolide étincelant. Le jour, parfois, avec un grondement assourdissant, filait vers l'ouest l'un des missiles tirés depuis Woomera, plus de deux cents kilomètres à l'est de leur campement, la base expérimentale anglo-australienne établie en 1947 dans une réserve d'aborigènes.

Une nuit, alors qu'Ariellah dormait profondément, Lonesome Jackson avait sorti de sa cachette une opale qui, une fois taillée, répandrait un flamboiement de couleurs ; la plus belle opale noire qu'il eût jamais trouvée et qu'il avait glissée au fond d'une des multiples poches du robuste sac en cuir de la jeune femme. De la sorte, lorsqu'elle partirait, lui laissant ses propres opales, l'Américaine ne se douterait pas qu'à son tour, Jack, ainsi qu'elle l'appelait, lui aurait offert cette magnifique pierre ; la gemme précieuse l'aiderait à se souvenir de lui, quand elle serait loin, peut-être en Israël, aux Etats-Unis, ou ailleurs.

Cette nuit-là, avant de s'endormir, il avait longuement admiré le beau visage de cette fille venue des sables de la Judée ; c'était en effet une *sabra*, native d'un village du Néguev dont il avait oublié le nom, difficile à prononcer. Une heure plus tôt, elle s'était donnée à lui avec une fougue, une passion inégalées.

Quand Jack s'était réveillé, aux premiers rayons du soleil, il était redevenu Lonesome Jackson, Jackson le Solitaire. Ariellah était partie, laissant sur le sable, près de son visage, une petite pyramide d'opales *boulder* (c'est-à-dire enchâssées dans leur gangue ferrugineuse) comme elle le lui avait promis, marchant vers son destin sans se douter qu'elle emportait le plus beau spécimen que l'homme de son cœur ait découvert, jadis, et conservé. Il eût été bien incapable, alors, de dire

pourquoi ce joyau n'avait jamais quitté le double fond de sa sacoche. Peut-être avait-il attendu l'improbable rencontre de la femme idéale à laquelle il l'offrirait ?

— Si on quittait ce « coin abandonné de Dieu » ? avait-il un jour proposé à Ariellah, créant cette expression appliquée plus tard à presque tous les endroits laborieusement prospectés. On pourrait trouver un job, tous les deux, chez un éleveur de moutons et on se marierait, on fonderait une famille. Si tu en as marre du désert, on pourrait tout aussi bien descendre vers le sud, vers Port Augusta, vers Adélaïde ou aller plus loin, vers l'est, jusqu'à Sydney, ou Brisbane, ou encore chez moi, à Alice Springs, j'y ai un petit pied-à-terre... Ou n'importe où, là où tu voudras...

« Je n'ai pas toujours été sauvage, tu sais ? J'ai même envisagé, un temps, de devenir journaliste, comme toi ; ou d'écrire des bouquins, des aventures valorisant le courage, la ténacité de l'homme face à l'adversité, à la nature hostile... ou face à d'autres hommes. Je crois que je pourrai écrire des romans du genre de ceux de Jack London ou de Mayne Reid, d'Edgar Wallace, ou de Fenimore Cooper, que je lisais dans ma jeunesse. Tu connais ces auteurs ?

Elle l'avait dévisagé, se noyant dans le bleu de ses yeux clairs, avait admiré son visage viril, bronzé, cette petite cicatrice sur sa joue droite. Serrant ses doigts dans les siens, l'Américaine avait appuyé son front sur son épaule en murmurant :

— Non, Jack, je n'ai pas lu ces romanciers... Ne rêvons pas : tôt ou tard, il me faudra partir... seule. Non, ne me demande rien... Profitons du temps qui nous reste encore à passer ensemble, ensuite... Que Dieu te garde et puisse-t-Il te faire oublier mon bref passage dans ta vie. Mais cette vie d'aventurier, tu ne pourras pas la mener toujours. Le désert, en Australie ou partout ailleurs dans le monde, n'est pas fait pour l'homme ; du moins, pas pour qu'il y vive en permanence. Si tu as envie d'écrire, et tu en as les capacités intellectuelles, quitte ces contrées déshéritées. Gagne la civilisation, mets noir sur blanc les captivantes histoires que tu m'as contées, sous les étoiles... Et merci, *Goï o' my heart*¹ d'avoir eu le courage de me proposer de devenir ta femme.

Elle avait eu une imperceptible hésitation avant de confesser :

— En d'autres circonstances, j'aurais dit oui, sans réserve, si j'avais pu disposer de... moi-même...

Lonesome Jackson ressassait tous ces vieux souvenirs, renonçant à s'expliquer le comportement plutôt déroutant de la belle Américaine. Il sembla chasser une mouche d'une main molle, acheva sa boîte de bière et s'allongea sur son matelas de mousse plastique bon marché... Un truc qui n'existait pas ; ou du moins, qui n'avait

1. *Goï de mon cœur*. Expression forgée à partir du titre de la chanson *Peg o' my heart*, célèbre aux USA, dans les années 40 et en Europe après la Libération. *Goï*, en hébreu, désigne un non-juif (Pluriel : *Goïm*).

pas encore atteint les bourgades reculées de ce secteur australien, du temps où il avait rencontré Ariellah, en juin 1965.

C'était loin... Si loin...

Il grimaça, tâta l'intérieur de sa gencive gauche avec le bout de sa langue : toujours ce chicot qui le tracassait de temps à autre. La racine, encore vivante, le faisait parfois souffrir. Il lui faudrait bien se résoudre un jour à gagner Coober Pedy ; mais y avait-il seulement un dentiste, dans ce foutu bled de mabouls comme lui passant leur vie à gratter, gratter, gratter ici et là ? Peut-être lui faudrait-il descendre vers le sud-sud-est, jusqu'à Woomera ? Trois cent cinquante bons kilomètres, dix heures de route aller-retour, avec son 4 x 4 qui risquait aussi de rendre l'âme !

Lonesome Jackson se racla la gorge, se massa un instant la mâchoire douloureuse et s'allongea sur le côté droit, la Winchester à portée de main. En Australie, les aborigènes sont paisibles, mais à l'instar des autres continents, on y rencontre une espèce détestable, tout comme en Amérique, au temps de la conquête de l'Ouest : des brigands ! Des hors-la-loi que l'on retrouve sous toutes les latitudes, et qui, errant peut-être dans ces régions désolées, n'hésiteraient pas à l'assassiner pour lui voler son trésor d'opales... s'élevant, ce mois-ci, à trois cents malheureux dollars australiens ! Mais n'avait-on pas tué un couple de campeurs, dans la forêt de Mataranka, dans les territoires du Nord, pourtant infiniment moins sauvages que ne l'était ce désert ? L'on avait parlé de meurtres crapuleux perpétrés par deux jeunes drogués. Qui couraient encore !

Lonesome Jackson poussa un long soupir — sa drogue à lui, c'était une ou deux boîtes de bière South Australia par jour, rarement plus ! — et il ferma les yeux, en fronçant un peu les sourcils, taquiné par un élanement douloureux.

Saloperie de racine ! Aller consulter le dentiste... Non, d'abord aller au village de Wirrida... Téléphoner... Inutile de se taper cent bornes vers le nord s'il n'y avait pas de dentiste là-bas. Il appellerait alors Woomera et... Woomera... Et si un missile lui tombait sur la tête ? Ridicule ! Voilà belle lurette qu'on ne procédait plus à ce genre d'exercices à Woomera. Il faudrait attendre encore près de cinq ans, vers les années 1991-1992, pour que la base du Queensland (loin d'ici) devienne opérationnelle et lance alors des fusées porteuses de satellites... Mais qu'en avait-il à foutre des satellites, lui qui ne téléphonait pratiquement jamais et ne regardait pas la télé, à travers ces territoires désolés prospectés à longueur d'années ?

Satellites... Mal aux dents... Opales... Fusées...

Le sommeil l'emporta, l'arracha à ses préoccupations confuses, telles qu'elles le sont souvent en période hypnagogique, cette transition entre l'état de veille et celui de l'endormissement...

Lonesome Jackson grogna dans son sommeil, puis il eut un sursaut en sentant qu'on secouait son épaule. Avec une rapidité extraordinaire,

il roula vivement sur lui-même en s'emparant de sa carabine et stoppa son mouvement à plat ventre, l'index sur la détente, les yeux fixés sur les deux silhouettes en uniforme de la police du *Local Government*¹ qui se détachaient nettement en plein soleil. Il abaissa son arme tandis que l'un des hommes, coiffé d'un chapeau de feutre relevé sur le côté, lui ordonnait en dégainant prestement son Smith & Wesson, modèle 27, calibre 357 Magnum :

— Lâchez votre arme, éloignez-vous-en, puis mettez-vous à genoux, les mains sur la nuque !

Le prospecteur cligna des yeux, incrédule, et cette fois, c'est lui qui apostropha le policier :

— Eh ! Peter MacGinnis, t'es loufe ou quoi ? Et toi, Eddy ? fit-il à l'adresse de son coéquipier, pourquoi tu me regardes comme si tu me voyais pour la première fois ?

Les deux policiers échangèrent un très bref coup d'œil et reportèrent aussitôt leur attention sur Jackson. Le premier à avoir parlé renvoya :

— Dites donc, l'ami, est-ce que nous sommes censés nous connaître ?

Le prospecteur secoua la tête, leva les yeux au ciel et soupira :

— A quoi on joue ? Ça fait bientôt dix ans qu'on se connaît, Mac, et toi un peu plus, Eddy Lunan. Bon, assez rigolé, grogna-t-il en ôtant ses mains de derrière la nuque.

— J'ai dit les mains sur la nuque ! Où gardez-vous vos papiers ? Mon collègue ira les prendre, pour vous éviter de faire un... faux mouvement qui pourrait vous être fatal. Jackson n'est pas avec vous ? Il est peut-être allé se promener, ou boire un coup, au bistrot du coin, ou bien chasser le merle en vous confiant la surveillance de son 4 x 4 ?

Lonesome Jackson se dit que les deux hommes devaient avoir, malgré leur chapeau, reçu un rude coup de soleil ou avoir éclusé une phénoménale quantité d'alcool pour ne plus le reconnaître ! Pourtant, ils paraissaient à jeun et solides sur leurs jambes.

— Bon, capitula-t-il momentanément devant ce mystère insondable. Mes papiers sont dans la boîte à gants, MacGinnis.

Ce dernier alla fouiller sous le tableau de bord et revint avec une carte d'identité plutôt défraîchie. Il la tendit, ouverte, au prospecteur et ricana :

— C'est sans doute vous, sur cette photo ?

— Evidemment, c'est moi, avec trois années de moins. Merde, c'est pas vrai, Peter ? Ça commence à bien faire !

L'autre jeta un coup d'œil sur la photo un peu écornée et hocha la tête ;

— C'est bien la carte d'identité et la photo de Philip Jackson, surnommé Lonesome Jackson, y a pas de doute. Un air de famille, aussi : on pourrait croire que vous êtes son fils... S'il en avait un.

— Evidemment, qu'il y a un air de famille, Eddy !

1. Nom des municipalités responsables de la sécurité dans leur territoire.

— Attendez ! Ne bougez pas ! conseilla le policier en retirant de sa poche pectorale un étui à peigne en cuir au dos duquel adhéraient une petite glace. Regardez-vous là-dedans...

Lonesome Jackson resoupira et obéit, abaissa ses yeux sur le petit miroir rectangulaire, notant machinalement que ce peigne à l'étui avec un miroir était un cadeau publicitaire portant la marque de la poudre à laver *Bushland*, puis il sentit sa gorge se dessécher : le miroir lui renvoyait l'image de Philip Jackson tel qu'il était en 1965, vers la trentaine et non pas à celui qui était le sien (cinquante-deux ans) en 1987 !

— Non !... Non !... murmura-t-il d'une voix altérée par l'incompréhension la plus totale.

Il sursauta quand Edward Lunan appuya sur sa tempe le canon de son revolver :

— Tu as raison ! Jackson le Solitaire et moi on s'est connu y a plus de quatorze ans, quand j'ai été nommé à la brigade d'intervention routière, sur l'autoroute Stuart. On se voyait pas souvent, mais on s'aimait bien. Et ça me ferait vraiment quelque chose d'apprendre que tu l'as buté, jeune ! Oh ! Rassure-toi, je te flinguerai pas, c'est défendu par la loi, mais comme tu aurais tenté de t'enfuir, je te flanquerais une déroutée dont tu te souviendras jusqu'à ton dernier jour !

Lonesome Jackson déglutit, épouvanté par cette méprise, épouvanté par la transformation, le rajeunissement inexplicable de ses traits et sa voix se cassa :

— Ecoutez... Ecoutez, je... Je ne comprends rien à tout ça ! Je suis Philip Jackson, dit Lonesome Jackson ! J'ai cinquante-deux ans et je... Ce visage-là, dans le miroir, c'est le mien, quand j'avais dans les trente ans ! Je... Je ne comprends pas !

Il se regarda mieux encore dans le petit miroir et vit que ses cheveux étaient redevenus bruns et... qu'il possédait toutes ses dents ! Alors que la veille, l'un de ses chicots lui faisait mal !

— Debout ! ordonna Peter MacGinnis ! Les mains dans le dos...

Il s'exécuta, comme dans un rêve ou plutôt un cauchemar, et les bracelets d'acier se refermèrent sur ses poignets. Une idée saugrenue lui traversa l'esprit :

— Pourquoi êtes-vous ici, beaucoup trop loin de l'autoroute pour que vous...

— Voilà huit jours que nous patrouillons dans un rayon de trente kilomètres autour du lac Wirrida. Deux témoins différents, en deux endroits également différents, ont vu, disent-ils, un avion en flammes piquer du nez dans ce secteur. Tu as vu quelque chose ?

Jackson haussa les épaules :

— Ça fait un mois que je n'ai pas bougé — ou pas trop bougé — de ce coin-là. Si un zinc en flammes s'était crashé pas loin, je l'aurais entendu ou vu passer. Huit jours, ça fait environ vers le 1^{er} ou le 2 août et je...

Les deux hommes s'entre-regardèrent et MacGinnis l'interrompit :

— Vous avez l'air de croire que nous sommes le... 10 ou le 11 août ? Pourquoi cette comédie ?

Jackson, le jeune Philip Jackson, regarda alternativement les policiers :

— Mais... hier, c'était le 10 août. Il est logique que le lendemain du 10 soit le 11 !

Edward Lunan rumina en secouant la tête :

— Hier, c'était le 17 août 1987 et pas le 10 !

De nouveau, Jackson eut des difficultés à déglutir et il répéta bêtement :

— Pas le 10... Pas le 10... Alors, j'ai dormi huit jours... et rajeuni de... d'au moins vingt-cinq ans ? C'est dingue !...

Tout autant que cette information laconique parue le lendemain dans les colonnes du quotidien *The Chronicle* :

Enigme sur la Stuart Highway

Au sud de Coober Pedy, en bordure de l'autoroute Stuart, des touristes ont découvert deux policiers inanimés, sans trace de blessure, ni d'agression. L'on se perd en conjectures sur l'étrange malaise de ces hommes qui, après avoir repris connaissance, ont été gardés en observation à l'hôpital de Woomera. Ils semblent souffrir d'un amnésie partielle qui occulte leurs souvenirs récents...

Lonesome Jackson, lui non plus, ne s'expliquait pas très bien pourquoi, un matin — le 17 août 1987 exactement — il avait eu une sorte d'éblouissement, au moment où ses amis policiers (ne le reconnaissant plus après son extraordinaire rajeunissement) lui passaient les menottes. Reprenant ses sens, le jeune prospecteur s'était retrouvé seul, débarrassé des menottes, libre ! Aussitôt, il avait fui comme un malfaiteur, embarquant son maigre matériel dans le vieux Range Rover, découvrant sur le siège un gros sac de cuir rempli d'opales taillées ! Un véritable feu d'artifice polychrome représentant, au pifomètre, des centaines de milliers de dollars et peut-être davantage !

A qui devait-il ce fastueux cadeau, lequel lui rappelait celui que lui avait laissé Ariellah, la nuit de son départ, vingt-cinq années auparavant ? Aujourd'hui, toutefois, ce gros sac d'opales, bien plus volumineux, renfermait uniquement des gemmes de toute beauté : noire, « arlequin » aux irisations en damier, « pointe de feu » aux couleurs scintillantes à dominante rouge, et même des « doublets » naturels de Lightning Ridge, site réputé, à six cents kilomètres au sud-ouest de Brisbane ! Ce lot impressionnant atteignait probablement cent fois — ou bien davantage — la valeur des pierres dont il avait hérité en 1965. Une fortune !

Un don royal, mais anonyme... Bouleversé, il démarra, fonçant vers l'autoroute et Alice Springs !

Ras le bol du désert, des privations, de cette vie d'aventurier à l'avenir problématique. Rajeuni de vingt-cinq ans (mais à quel sortilège devait-il ce prodige ?), une toute autre existence se présentait à

lui ! Il allait écrire, se lancer dans le journalisme *free-lance*, pondre des romans d'aventures ou de science-fiction. Mais amasser d'abord une énorme documentation sur quantité de domaines...

Ce volumineux sac d'opales — merci, mon Dieu, ou qui que soit l'auteur de ce don ! — lui permettrait de voir venir, de donner à sa vie une orientation nouvelle. Peut-être inimaginable aujourd'hui...

CHAPITRE II

Cet épineux fardeau qu'on nomme vérité.

Agrippa d'Aubigné

14 mars 1989, dix-huit heures, Newton (Boston) Massachusetts, USA

Mary Holbrook, une plantureuse fille rousse de seize printemps, en survêtement molletonné, serviette éponge autour du cou et bonnet de laine, faisait son jogging. Même à une semaine du printemps, la température, en fin de journée, descendait au voisinage de zéro. Mary, avec ses cinq ou six kilos à perdre, eût bien aimé pouvoir courir ainsi chaque soir, par les chemins et les sentiers du Hammond Pond Park et le long de l'étang.

Un souhait difficilement réalisable : ses cours, ses leçons (dont les professeurs du Boston College n'étaient pas avares !) ne le lui auraient pas permis. Elle habitait Newton, l'une des nombreuses villes satellites à l'ouest de Boston, séparée de Brooklyn (autre ville satellite) par la grande Boylston Street ; en fait, une véritable autoroute conduisant, plus à l'ouest, à la Circumferential Highway. Cette rocade effectue le tour complet de la mégapole bostonienne, capitale tentaculaire du Commonwealth du Massachusetts mais, en plus, capitale des six Etats du nord et que les Américains appellent la Nouvelle-Angleterre.

En bordure du Hammond Pond Park, près de l'étang, Mary Holbrook fit une petite halte pour récupérer, rejetant à chaque expiration un peu de vapeur. Devant elle, au-delà de la Boylston Street, elle apercevait (sur le territoire de Brooklyn) le cimetière Holyhood et, plus à l'est, les bâtiments du Pine Manor Junior College à l'architecture un peu sévère mais cossue. Les professeurs de cet établissement, eux, ne distribuaient pas les leçons avec la même largesse que leurs collègues du Boston College ! Elle avait pu en juger en discutant de ce grave problème avec des élèves.

Ses cogitations tournèrent court : à une quinzaine de mètres, au débouché d'un sentier du parc, arrivait Sandy Rowland, une fille de

son âge qu'elle connaissait fort bien. Quel soulagement de la retrouver ainsi, en bonne santé, après une disparition mystérieuse de quarante-huit heures ! Dans son journal intime, Mary avait écrit ces mots angoissés : *Sandy, mon amie de toujours, n'a pas assisté au cours, aujourd'hui. Ce soir, elle n'est pas chez elle (ses parents étant absents jusqu'à la mi-juin). Mon Dieu, faites qu'il ne lui soit rien arrivé !*

— Sandy !... Eh ! Sandy !

L'interpellée tourna la tête, avec une lenteur excessive. Ses yeux, d'ordinaire rieurs, pétillant d'intelligence, étaient ternes, inexpressifs et son beau visage présentait une pâleur anormale. L'adolescente, en collants de laine blancs, portait une robe de velours châtaigne et une élégante veste ouatinée mastic. Autour de son cou, un collier d'or, avec un pendentif rectangulaire également en or où de petits rubis dessinaient un cœur. Ses longs cheveux blonds pendaient sur ses joues, emmêlés. Cet air absent, cet aspect négligé, surprirent fortement Mary qui courut vers son amie :

— Tu es saine et sauve ! Mais enfin, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

La jeune fille la regarda, donna l'impression de faire un effort de mémoire et prononça d'une voix monocorde :

— Je m'appelle Sandy Rowland, j'habite Newton, 8 Dunster Street. Je m'appelle Sandy Row...

Mary, médusé, lui prit le bras, la secoua sans brutalité :

— Hé ! Tu... On dirait que tu dors debout, comme une somnambule... Ou étais-tu passée depuis deux jours ? Le prof a téléphoné chez toi : personne, puisque tes parents sont à l'étranger. Tu... Tu es malade ? Sandy ? Réponds-moi !

Une vague lueur de lucidité s'alluma enfin dans le regard éteint de l'adolescente qui parut reconnaître son amie. Elle ébaucha un pâle sourire puis, lentement, regarda autour d'elle, levant les yeux vers la cime des arbres, avant de revenir à sa camarade de classe, pour articuler :

— C'est le parc de l'étang ?...

— Ben, oui, c'est pas la forêt de l'Amazonie ! Mais qu'est-ce que tu as ? Tu es toute drôle... Viens, on va chez moi, tu me raconteras ce...

— Non, répondit-elle doucement, l'air grave cette fois. L'étang n'est pas loin, sans doute. Il faut que j'aille me... laver.

— Te laver... dans l'étang ? Avec ce froid ? Allez, viens, je te raccompagne.

Soucieuse, la jeune fille se demanda si sa copine ne s'était pas droguée. D'autorité, elle la prit par le bras et l'entraîna. Dix minutes plus tard, au bas de Chestnut Hill, elles atteignaient Dunster Street bordée de maisons individuelles, entourées de *greens* jaunis par l'hiver avec chacune, à droite ou à gauche, un *drive*, la courte piste d'accès au garage.

— Tu as tes clés ?

Sandy mit un moment à réaliser puis elle fouilla sa poche, y trouva un petit trousseau, se trompa de clé, ne parvenant pas ouvrir. Ce que voyant, Mary, lui prit des mains le trousseau, ouvrit sans difficulté et fit entrer sa camarade décidément bien bizarre avant de refermer la porte.

— Euh... Mary, quel jour nous sommes ?

— Mardi 14... Tu ne le savais pas ?

Sandy secoua la tête puis sembla graduellement réaliser et commença à s'inquiéter :

— Je... Cela fait deux jours que je suis... absente ?

— Oui et toute la classe se demandait où tu étais passée. Finalement, nous avons cru que, sans rien dire à personne, tu avais rejoint tes parents en Nouvelle-Zélande. Ils sont toujours là-bas, en mission pour l'UNESCO ?

— Oui, jusqu'en juin... Bon, je... Je vais me doucher... Mais j'ai très soif.

A la cuisine, elles prirent deux boîtes de Light Coke dans le réfrigérateur. Sandy en but une d'un trait et en décapsula une seconde tandis que sa camarade se désaltérait à petites gorgées, de plus en plus étonnée du comportement de son amie.

— Je vais me laver...

Elle avait répété cette phrase (pour la troisième ou quatrième fois) avec une expression de dégoût.

— Ta robe a sans doute besoin d'être repassée et tes cheveux mériteraient un coup de peigne, mais tu n'es pas d'une saleté repoussante ! On va s'asseoir d'abord, dans le living et tu me raconteras...

Sandy eut un bref mouvement d'impatience, puis :

— Non, accompagne-moi dans la salle de bains et nous bavardons pendant que je me...

Très curieusement, la blonde étudiante eut une nouvelle grimace d'écœurement et, cette fois, ce fut d'un pas plus ferme qu'elle marcha vers l'extrémité du hall et la salle de bains. Mary la suivit. Au collège, après les séances de sport, les filles se douchaient en commun, sans complexe, avant d'envahir les vestiaires pour se rhabiller, en plaisantant parfois de manière assez grivoise ! Pour autant que la prof de gym ne soit pas dans les parages !

Mary Holbrook s'assit sur un tabouret de bain couvert de tissu éponge rose tandis que son amie ôtait sa robe, la suspendait à une patère derrière la porte, cambrant sa taille fine, son corps svelte, avec ses petits seins pommelés et un slip de coton blanc... qui fit pousser une exclamation d'incrédulité à Mary :

— Sandy ! Tu as vu comment tu as mis ton slip ? Non seulement tu l'as enfilé à l'envers mais le devant, avec cette bande de dentelle incrustée en diagonale, est derrière, en travers de tes fesses ! C'est pas croyable ! On ne peut pas commettre ce genre d'erreur !

L'air toujours un peu absent, la jeune fille blonde retira son slip, l'inspecta avec une attention inattendue et dut se rendre à l'évidence,

mais cette bévue — effectivement impensable — ne parut pas l'affecter. Elle sembla découvrir le collier à son cou, s'en débarrassa et le confia à sa camarade :

— Ce n'est pas à moi.

— En effet, je ne t'avais jamais vu avec ce bijou. Tu l'as peut-être emprunté à ta mère ?

— Non, je ne l'ai jamais vu, fit-elle avec indifférence.

La rousse rondelette fronça les sourcils puis examina avec soin le pendentif doté, sur un côté, de minuscules charnières. Elle parvint à l'ouvrir, roula des yeux incrédules puis éclata de rire en montrant, dans le tout petit cadre, la photo d'un gamin d'une huitaine d'années, souriant... et du plus beau noir ! Un garçonnet à l'air espiègle, intelligent.

— Sandy, tu es sûre, par exemple, de ne pas avoir trouvé ce collier par terre et de l'avoir ensuite mis à ton cou ?

— Tout à fait sûre et tu vois bien qu'il n'est pas à moi. C'est peut-être la maman de ce gamin qui l'aura perdu. Excuse-moi, je n'ai pas l'esprit clair... C'est drôle comme sensation...

— Attends. On peut retirer la photo par la fente du cadre...

Mary dégagea le cliché et lut, au verso :

— D. Touré, Abidjan, 22.60.35... Abidjan ? Mais c'est en Afrique ! Et ce numéro — il ne correspond pas à une date de naissance — doit être celui des parents du gamin. Ce n'est pas un petit Américain mais un Africain.

La jeune fille blonde, fugitivement, eut une moue intriguée, puis vaguement contrariée, songeuse pour murmurer :

— Une Africaine ?... Oui, peut-être...

— Tu parais chercher dans ta mémoire... Tu connaîtrais la mère de cet enfant ? Tu n'es pourtant jamais allée en Afrique.

Perplexe, Sandy secoua négativement la tête, lentement, puis elle enjamba le rebord de la baignoire, fit coulisser la paroi translucide et actionna la douche.

Mary suivait les mouvements de la silhouette, s'exposant au jet qui crépitait puis elle se mordilla les lèvres, pensive, en constatant que son amie se frictionnait très énergiquement l'entrejambe ; elle ne put réprimer un sursaut lorsque, malgré le bruit de l'eau, elle perçut un sanglot ! Pris d'un affreux soupçon, Mary souleva le rabat de la corbeille à linge où Sandy avait déposé son slip et s'en empara, l'inspecta à son tour. Ne découvrant aucune tache suspecte, elle le remit dans le bac. Désœuvrée, elle laissa errer ses regards sur les murs aux carreaux de faïence pastel, sur le double lavabo, sur l'étagère en épais verre martelé où s'alignaient des produits de beauté. Mary déboucha successivement deux élégants flacons de parfum, *Robe d'un soir* et *Ma Griffe*, de Carven, apprécia et les remit à côté de *Vétiver Dry*, la ligne masculine de la même grande marque française.

Son amie se sécha avec une ample serviette éponge, s'attardant plus qu'il ne fallait sur son pubis au fin duvet blond, avant de faire glisser la paroi mobile en plastique translucide, au cadre d'aluminium.

Dans sa chambre, suivie par sa camarade, Sandy enfila un slip (correctement cette fois) et un jean avec, par-dessus, une chemisette dont elle ne ferma qu'un bouton sur ses petits seins.

— Maintenant, tu viens t'asseoir et nous parlons.

Mary l'entraîna dans le living, la fit s'installer sur le divan moelleux et prit, pour elle, l'une des chaises disposées autour de la grande table pour la placer face à sa camarade.

— Bon. J'attends tes explications sur ton escapade et... sur la raison pour laquelle tu paraissais écœurée, dégoûtée et pressée de te laver, c'est le mot que tu as employé. Nous sommes des copines d'enfance, n'est-ce pas, et on s'est toujours tout dit ? Alors, on va continuer comme ça. Je t'écoute.

Légalement hébétée, Sandy se massa le front, semblant éprouver des difficultés à rassembler ses souvenirs :

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, je t'assure. Où suis-je allée durant ces deux jours ? Où ai-je mangé, où ai-je dormi ?

— Et avec qui ?

La question, crûment posée, la fit tiquer :

— Mais avec personne ! Que vas-tu imaginer là ?

— Ecoute, ma Sandy, nous sommes comme deux sœurs, OK ? Si tu as eu une expérience sexuelle avec un garçon, c'est pas la fin du monde. Tôt ou tard, cela m'arrivera à moi aus...

— Tu m'agaces, à la fin ! Je sais que ce ne serait pas la fin du monde, mais là, tu as ma parole : je suis vierge...

Elle se troubla un peu et confessa :

— J'ai... J'ai examiné mon slip, tout à l'heure en l'ôtant : il ne porte aucune trace de sang !

Mary Holbrook fronça les sourcils :

— Ça, j'ai remarqué ! Mais tu as besoin de... vérifier pour savoir si tu es pucelle ou non ? Tu ne trouves pas que ça cache quelque chose de... disons d'inhabituel ?

Gênée, la jeune fille blonde haussa les épaules :

— Tu es bien la fille d'un psychiatre, avec tes obsessions à la manière de pépé Freud qui, lui, ne pensait qu'à « ça » !

Mary Holbrook haussa les épaules :

— D'abord, mon père est jungien et non pas freudien ! Pour autant qu'une fille de notre âge puisse l'être, je suis normale et je ne fais pas de fixation sur les choses du sexe.

Elle consulta sa montre-bracelet :

— Je t'invite à dîner. Ma mère a fait une tarte à la rhubarbe fa-bu-leu-se, pour le dessert ! Allez, viens...

Sandy tergiversa, contrariée :

— Si tes parents me demandent où j'étais passée ?

— Tu ne vas pas rester seule après ces deux jours de... vadrouille je ne sais où ? Prends ta veste, on y va. Tu diras que tu étais chez ta cousine de Forest Hill.

Elle finit par accepter, se disant que cette corvée ne serait tout de même pas si terrible. Les Holbrook l'avaient connue enfant et bien souvent, elle avait déjeuné ou goûté chez eux ; Mary venait pareillement chez elle. Le Dr Edwin Holbrook avait rapidement sympathisé avec son père et les deux familles étaient même parties ensemble en vacances, deux années plus tôt.

Rien de répugnant ni d'écœurant à aller chez son amie... Répugnant ?... Ecœurant ?...

Quelque chose de répugnant l'avait souillée, elle ne savait ni comment, ni quoi, ni pourquoi. Au tréfonds d'elle-même subsistait une sensation de dégoût qui la révoltait. Une idée fixe ? Née d'une hallucination, peut-être ? Était-elle en train de devenir folle ? Elle ne reconnaissait pas le petit garçon noir en médaillon ; mais qui était la jeune et belle femme de couleur dont l'image évanescence surnageait parfois dans sa mémoire ?

Ses yeux s'agrandirent machinalement, comme sous l'effet d'une vision horrifiante puis elle les ferma, respira lentement pour comprimer les battements de son cœur, soulagée de voir que son amie, marchant vers la porte, n'avait pas assisté à cette étrange réaction...

Le soir, avant de se coucher, Mary écrivit dans son journal intime, à la date du mardi 14 mars 1989 :

En faisant mon jogging dans le parc, j'ai retrouvé Sandy, disparue le 12 ! Je l'ai reconduite chez elle, semblant éœurée, voulant se laver (même dans l'étang, à près de zéro degré !) En se déshabillant, j'ai vu que Sandy avait enfilé son slip à l'envers, devant derrière ! Impossible chez une femme normale ! Pourvu qu'en l'absence de ses parents, elle n'ait pas commencé à se droguer ! Pourtant, pas remarqué de traces de piqûres sur elle. Elle affirme n'avoir pas fait de bêtise avec un garçon ! Otant son slip, Sandy a « vérifié » qu'il ne portait aucune trace de sang, afin de s'assurer de sa virginité : aberrant ! Elle ignore d'où vient le collier d'or qu'elle avait autour du cou (avec un pendentif cachant la photo d'un petit garçon noir) ; elle me l'a laissé.

L'a-t-elle trouvé ? Le lui a-t-on donné ? Mystère. Sandy m'inquiète.

Le 18 avril 1989, Sandy Rowland commença à manifester une certaine inquiétude puis se morigéna. Ses règles étaient en retard d'au moins une semaine. La belle affaire ! Ne lui était-il pas arrivé, deux ans plus tôt, d'accuser un retard d'une quinzaine ? Que craignait-elle, vierge et n'ayant jamais eu avec un garçon le moindre flirt un peu poussé ?

Le 25 avril, son inquiétude, d'abord vague, occupait désormais toutes ses pensées malgré les arguments apaisants de Mary Holbrook :

— Ecoute, soupire celle-ci à la sortie du collège, en voyant son amie fort soucieuse. Si tu ne m'as pas menti, si tu es vraiment pucelle, pourquoi te tourmenter de ce retard ? Il peut avoir plusieurs causes

parfaitement naturelles mais qu'il convient de soigner. Tu peux avoir eu un choc émotif ; ça provoque parfois un dérèglement passager...

— Un choc d'une telle importance et que j'aurais oublié ?

— Oui, en quelque sorte refoulé dans ton subconscient parce que trop effrayant. C'est un refus d'y faire face. Le phénomène n'est pas rare. On peut alors l'aider à remonter au niveau du conscient par l'hypnose et...

— Je sais, tu vas encore me parler de ton paternel qui pratique aussi l'hypnose et pourrait m'aider ! Ma réponse est non.

Mary se força au calme mais ses narines palpitèrent et c'est en brandissant un index faussement menaçant qu'elle riposta :

— Je vais te dire une bonne chose, Sandy Rowland : va au drugstore du *shopping center* de Chesnut Hill et achète-toi un test de grossesse. Dès les premiers jours de retard des règles, si tu... (elle se reprit, un peu gênée) si le sujet est enceinte, le test d'urine réagit de façon positive.

— Merci, docteur, ironisa Sandy. Mais une fois encore, comment veux-tu que je sois enceinte puisque je n'ai jamais... été déflorée ?

— Le drugstore de Chesnut Hill est à cinq cents mètres à peine. En route, vilaine pécheresse ! rit-elle, sans trop de conviction.

Nantie d'une boîte de G-Test Color et sitôt rentrée à la maison familiale en compagnie de Mary, la jeune fille gagna la salle de bains et urina dans un récipient. Quelques gouttes suffirent pour préparer le test.

— Je peux rentrer ?

La jeune fille ouvrit, anxieuse, sans quitter des yeux, sur le bord du lavabo, le tube en verre d'anticorps monoclonaux. Celui-ci, placé sur son support doté d'un miroir, ne tarderait pas à manifester sa réaction, grâce à l'un des anticorps marqué par une enzyme donnant une teinte colorée. Pour autant que le test soit positif.

Sept minutes d'attente. Sept siècles, pour l'intéressée, qui bientôt pâlit, puis rougit, et faillit perdre la respiration en découvrant, par reflet dans le miroir, au fond de la petite éprouvette, un anneau coloré rougeâtre : *test positif* ! Epouvanté, horrifiée, Sandy fondit en larmes :

— Ce n'est pas possible ! Je n'ai jamais fait l'amour ! Je suis vierge ! Le moindre examen médical le prouverait !

Son amie la prit dans ses bras, lui tapota l'épaule :

— C'est peut-être par là qu'il faudrait commencer, ma pauvre chérie. Veux-tu que j'en parle à mon père ?

— Non ! Je t'en prie, ne dis rien ! Je... Je suis désemparée, traumatisée par cette chose... impensable, démente ! Je vais réfléchir... Je suis incapable de prendre une décision maintenant... Ecrire, téléphoner à mes parents, tout leur raconter, ma disparition deux jours durant, mon retour, sans souvenirs de ce que j'ai pu faire, et... la constatation de mon état ? Ou bien me taire et... consulter un gynéco afin de subir une IVG ?

— J'espère que les vieilles barbes de la Cour Suprême qui veulent abroger la loi autorisant l'avortement ne triompheront pas ! La NOW et le WLD¹ sont décidés à se battre. Si tu as besoin d'argent, j'ai cent cinquante dollars de côté. Il faudrait, je pense, le double pour avorter.

La blonde Sandy, très émue, regarda son amie d'enfance :

— Tu es vraiment chic, Mary. Je verrai... Nous avons deux mois, pour prendre une décision. Et grâce à Dieu, mes parents sont à l'autre bout du monde !

Cette nuit-là, Sandy Rowland dormit fort mal, se réveillant en sursaut à deux reprises, terrorisée, sans savoir pourquoi. On se souvient d'un cauchemar ; or, là, seule subsistait cette rémanence de terreur larvée. Soudain, une curieuse vibration, aiguë et redescendant vers le grave troubla quelques secondes la quiétude de ce quartier résidentiel et, aussitôt, la jeune fille trouva le sommeil. Un sommeil des plus profonds. Et en s'éveillant le lendemain matin, d'humeur joyeuse, elle avait tout oublié de son extraordinaire situation !

Mary mit aussi longtemps avant de s'endormir, songeant aux épreuves que traversait son amie, se demandant si le « tiroir aux secrets » de son petit bureau était convenablement poussé, après qu'elle y eut caché le journal intime. Avant de se mettre au lit, elle avait confié à ce gros cahier vert ses confidences, ses alarmes quant au malheureux coup du sort qui frappait sa camarade de toujours... Subitement, une vibration aiguë, allant en diminuant vers le grave, l'étonna un court moment, juste avant qu'elle ne sombre dans un sommeil de plomb... Elle ne rouvrit les yeux qu'au matin, s'étira voluptueusement, heureuse... *totalemment amnésique de ce qui, la veille, l'angoissait autant que Sandy !* Et chez les deux jeunes filles, tout au long du mois de mai, prévalut la même insouciance — on ne peut plus anormale ! — qui oblitéra complètement la préoccupation qu'aurait dû susciter, chez Sandy, l'absence de règles...

Vendredi 2 juin 1989, Newton, Massachusetts

Souffrant d'une crise de foie, Mary n'était pas allée au collège ce matin et, la mine chiffonnée, elle passait des heures devant la télévision, en l'absence de ses parents qui, assistant à un colloque médical à New York, ne seraient de retour que vers vingt-trois heures. Sans entrain, la jeune fille sortit du congélateur deux parts de poisson pané en tranches, deux barquettes de myrtilles et cela suffirait amplement — le régime amaigrissant ! — pour le déjeuner qu'elle partageait avec Sandy, sortant du collège à midi.

1. NOW : *National Organization of Women*, la plus importante organisation féministe aux USA ; le WLD¹ : *Women's Legal Defense Fund*, organisation similaire luttant pour le maintien de la loi de 1973 sur la liberté de l'avortement.

Vers onze heures trente, le téléphone arracha Mary à la télévision et elle baissa le son avec la télécommande avant de décrocher, pour aussitôt pousser un « waaahoo » de joie :

— Tim ! D'où tu me téléphones ?

— De chez moi, à Bessemer, Alabama. J'avais envie d'entendre ta voix.

— Comme tu es gentil ! Alors, Tim, tu comptes toujours venir passer un mois de vacances à Newton ?

— sûr, Mary. Mon frère aîné et ma belle-sœur m'ont confirmé hier leur invitation, c'est pour ça que je t'appelle.

— C'est super, Tim chéri... (Elle se mordilla les lèvres, un peu inquiète.) Dis, rien n'est changé, hein ?

Rire juvénile, puis :

— Rien n'est changé, Mary... A moins que tu n'aies un autre boyfriend !

— Oh non ! Je... Je pense sans cesse à toi, tu sais... Que je suis contente, Tim ! Tu devrais m'appeler plus souvent...

— Je le ferai, promis, petite Mary, mais je dois couper. Je t'embrasse...

— Moi aussi, Tim, je t'embrasse très très fort... A bientôt...

Elle reposa sa nuque sur le dossier du fauteuil, rêvant à ce flirt ébauché le *Shrove Tuesday* (Mardi gras), puis elle se leva, rieuse, gagna sa chambre en fredonnant. Là, elle retira complètement le tiroir supérieur droit de son bureau, glissa le bras et fouilla la cache, tout au fond. Elle en sortit son journal intime, le déposa sur le sous-main. Voilà des mois qu'elle n'avait plus éprouvé le besoin de confier ses pensées secrètes à ce gros cahier vert. Probablement depuis la fin février où, à une surprise-party, elle avait rencontré Tim, qui venait de lui téléphoner, ravivant ce souvenir tendre... Tim, ce garçon séduisant, presque un homme avec ses dix-neuf ans (ou dix-huit : il avait pu lui mentir sur son âge !), qui malheureusement habitait l'Alabama. Pas la porte à côté ! Ils s'étaient promis de se revoir pour les vacances d'été...

L'adolescente feuilleta distraitement son journal, relut ce qu'elle avait écrit sur sa rencontre du beau Tim, le 7 février, puis elle constata que les pages suivantes du cahier comportaient des notes oubliées. Les relisant, elle eut soudain l'impression de sombrer dans un cauchemar : Sandy, disparue le 12 mars ? Reparue le 14, dans le Hammond Pond Park... Sandy, amnésique, ayant tout oublié de cette absence de quarante-huit heures qui coïncidait avec le départ de ses parents pour la Nouvelle-Zélande... Sandy qui lui aurait donné un collier dont le pendentif recelait la photo d'un petit garçon de couleur, à charge pour elle, Mary, de confier le bijou à la police comme objet trouvé ?

Mais quel collier, grand Dieu ?

Sandy qui, éprouvant une inexplicable répulsion, avait pris en rentrant une douche et, bizarrement, s'était assurée de l'intégrité de son hymen !... Sandy enfin qui, le 25 avril, s'était soumise à un test de grossesse : Positif ! Elle était vierge mais bel et bien enceinte !

Dément ! Et elle, Mary Holbrook, avait écrit tout cela — sa propre écriture ne pouvait la tromper — sans en avoir conservé la moindre souvenance ? C'était impensable ! Et tout à l'heure, en arrivant pour déjeuner, comment réagirait sa copine en lisant ces confidences ahurissantes ?

Mary dut déjeuner seule : Sandy ne vint pas partager son repas, comme prévu. Téléphoner au collègue. Non, elle avait manqué les cours, aujourd'hui. On ne l'avait pas vue. S'agissait-il d'une nouvelle disparition énigmatique, trois mois après la première ?

L'étudiante sentit sa raison vaciller...

Vers onze heures du soir, Mary, en pyjama dans sa chambre, relisait pour la énième fois ces lignes incroyables (et oubliées !) qu'elle avait pourtant écrites le 25 avril, à propos de son amie Sandy Rowland.

La jeune fille sursauta violemment quand le carillon de la porte d'entrée se fit entendre. Par la fenêtre, elle vit dans l'allée la Lincoln Continental Connie phares allumés : ses parents étaient de retour. Elle descendit les marches en courant, tracassée, tenant son journal intime contre sa poitrine et alla ouvrir. Son visage défait ne put échapper à sa mère, lorsqu'elle l'embrassa.

Betty Holbrook, les cheveux châains, les yeux gris-bleu, dans la beauté épanouie de ses trente-huit ans, s' alarma :

— Les médicaments n'ont pas calmé ta crise de foie ?

La jeune femme avait jeté un coup d'œil fugace au cahier vert, qu'elle n'était pas censée connaître, mais qu'elle avait découvert quatre mois plus tôt, dans sa cache, sous le tiroir supérieur du bureau de sa fille ; tiroir qui ce jour-là fermait mal, repoussé trop hâtivement par Mary et resté entrouvert. Madame Holbrook, amusé et nullement fâchée, avait parcouru ces confidences d'adolescente, ce flirt avec Tim, un garçon de l'Alabama, avant de remettre en place ce « document secret ».

Voyant Betty prendre leur fille par les épaules, puis la serrer contre elle avant de grimper vers sa chambre, le docteur Holbrook lança, sur le ton de la plaisanterie :

— Quand vous aurez fini vos cachotteries, je mangerai volontiers des œufs brouillés !

Il les mangea, mais avec beaucoup moins d'appétit, en raison du caractère ahurissant de ce que son épouse devait lui apprendre. Le contenu du journal intime de leur fille et ce mystérieux collier d'or, enfin retrouvé (coincé au fond de la cache du petit bureau), allaient contribuer à dévoiler, plus tard, une fantastique machination aux prolongements terrifiants !

Ce même vendredi 2 juin, mais à dix-sept heures, heure locale, à Abidjan, Côte-d'Ivoire

Face au collège Jean-Mermoz de Cocody, le quartier résidentiel de la capitale ivoirienne, se trouvait la librairie-papeterie *Aquarius*, spécialisée dans les ouvrages ésotériques ; ceux-ci intéressaient davantage les parents d'élèves que leur progéniture, surtout attirée par les crayons, les gommes, règles, rapporteurs, cahiers et autres fournitures scolaires, tout autant que par les bonbons et les chewing-gums !

Comme partout ailleurs de par le monde, aux abords des établissements d'enseignement, l'entrée et la sortie des classes, au collège Jean-Mermoz, créaient une sympathique animation, faite de cris des plus jeunes, de rires et de bousculades, certains se ruant vers la marchande de *nems* ou le vendeur de glace pilée aromatisée de divers sirops, installés tous deux devant la librairie. Cette effervescence était cependant tempérée par les parents venus la plupart en voiture chercher leurs enfants.

Après dix-sept heures, le remue-ménage s'était estompé, les voitures ayant repris chacune le chemin du logis, soit pilotés par le chauffeur de la famille, soit par la mère ou le père de l'élève. Des boys venaient aussi chercher les enfants de leurs maîtres qui, résidant dans le voisinage, les laissaient s'y rendre à pied.

La vendeuse de la librairie *Aquarius*, chargée plus particulièrement du département scolaire et papeterie, jeta machinalement un coup d'œil vers l'entrée principale du collège au mur rose pâle. Elle s'étonna de voir un gamin d'une huitaine d'années, son cartable posé contre le mur, regardant à gauche et à droite sur la grande avenue Jean-Mermoz et commençant à manifester de l'inquiétude.

La jeune Ivoirienne appela le libraire, Achi Koman, qui la rejoignit devant la porte vitrée. La quarantaine, visage rond, l'air jovial, passionné d'ésotérisme, capable de deviser en savoir et connaissance avec ses clients qui la plupart devenaient ses amis, Achi Koman fronça légèrement les sourcils, en reconnaissant le collégien resté seul, livré à lui-même :

— Mais, c'est le petit Doffou Touré ! Sa mère vient le prendre presque chaque jour en voiture ou alors, elle envoie son boy, en cas d'empêchement. Va le chercher, il a l'air au bord des larmes !

L'employée obéit et ramena bientôt l'enfant qui, effectivement, pinçait les lèvres, angoissé de n'avoir pas trouvé sa mère, Thérèse Touré, à la sortie du collège.

Achi Koman caressa la chevelure courte et crépue du garçonnet et lui sourit gentiment :

— T'en fais pas, Doffou, tu vas attendre ta maman ici. Elle a dû avoir un imprévu qui l'aura retardée. Tu sais que nous sommes de vieux amis, elle et moi ? Certes, ta maman est plus jeune que moi, mais elle fut l'une de mes premières clientes quand j'ai ouvert la librairie, il y a plus de douze ans. Elle n'était pas encore mariée.

Il s'interrompit, s'adressa à l'employée :

— Va préparer du thé et des biscuits. Notre jeune ami Doffou doit avoir une petite faim, non ?

Le gosse, un peu rassuré, opina et le libraire ajouta à l'intention de la jeune femme :

— Tu appelleras aussi la maison de Mme Touré pour dire que Doffou est là.

Il posa la main sur l'épaule de l'écolier, l'accompagna vers le fond de la librairie, le fit asseoir et s'installa près de lui, toujours souriant :

— Je te disais que ta maman devait avoir dix-huit ans lorsqu'elle est entrée ici pour la première fois. Elle s'appelait alors Thérèse Dao. Une jeune fille d'une rare intelligence, passionnée d'ésotérisme, d'occultisme, de choses mystérieuses, d'OVNI, que sais-je encore ? Un jour, elle est venue avec un de ses amis, Robert Touré, qui devait devenir un brillant homme d'affaires... et aussi ton papa puisque Thérèse et lui se sont mariés et m'ont invité à leur mariage.

L'employée revint avec une théière, des tasses, une assiette de biscuits. Elle posa le plateau, jeta un regard embarrassé à son patron et lui fit un léger signe de tête, souhaitant lui parler hors de la présence du petit Doffou. Achi Koman comprit parfaitement la signification de ce manège, servit le thé au gamin, l'invita à puiser dans l'assiette de biscuits et s'absenta pour un court moment. Une fois dans le bureau, au premier étage de la librairie, l'employée baissa la voix :

— La maman du petit n'est pas là ; le boy ignore où elle est allée, en partant ce matin avec Doffou pour l'accompagner à l'école. Elle aurait dû, normalement, venir le récupérer ce soir à la sortie. M. Touré, lui, est parti en voyage d'affaires à l'étranger, en France, depuis une quinzaine de jours. Il doit rentrer seulement la semaine prochaine.

Soucieux, Achi Koman se massa le front, dans un geste machinal, puis il soupira :

— Je vais raccompagner Doffou chez lui et je verrai sur place s'il y a lieu d'appeler quelqu'un de la famille. En roulant, Thérèse a peut-être eu un malaise... Elle attend un bébé. Mais si elle avait eu un accident de voiture, la police aurait appelé chez elle... Je ne comprends pas...

L'on ne devait retrouver la belle Thérèse que le lendemain soir, hébétée, errant dans la forêt, à l'est du luxueux quartier de La Riviera. Les propriétaires d'une villa cossue, intrigués par son air hagard, l'avaient invitée à venir se reposer, boire un verre, pensant qu'elle pouvait souffrir d'une forte migraine. Ils n'avaient pu se douter de sa grossesse, non encore visible à trois mois de gestation.

Elle débitait simplement son prénom, son nom, paraissait un peu inquiète de constater qu'il faisait nuit et que son fils avait dû l'attendre, tout à l'heure, à la sortie du collège. Comment était-elle arrivée là, dans les faubourgs de La Riviera, venant de la forêt ? Qu'y avait-

elle fait ? Elle ne savait pas. Mais elle réalisait avec angoisse que ce qui s'était produit trois mois plus tôt venait de recommencer !

Il lui fallait rentrer chez elle, appeler un taxi... Sa voiture ? Elle ignorait où elle l'avait laissée. Dans la forêt, sans doute ? Auquel cas, elle était allée s'y promener ? Non... Aucun souvenir d'une promenade. Pourquoi serait-elle allée se promener un vendredi ?... Quoi ? On n'était pas le vendredi 2 juin mais le samedi 3 ?

Elle avait donc disparue vingt-quatre heures durant et raté le rendez-vous du 2, à quinze heures, avec son gynécologue ? Ceci n'était pas très important puisqu'elle n'était enceinte que de trois mois. Ce retard de vingt-quatre heures n'aurait pas de conséquence fâcheuse ; elle verrait le médecin lundi ! Mais son fils ? La veille, qui était allé le chercher à la sortie du collège ? Ses boys, affolés par l'absence prolongée de la patronne, avaient dû alerter la police... !

Il lui fallait rentrer sans retard... Et se doucher ! Se laver ! Se débarasser de... Elle ne savait pas de quoi, mais elle se sentait souillée. Tout comme la première fois, le 12 mars !

La Riviera ! Quelle curieuse coïncidence ! En 1965, alors qu'elle était une enfant de six ans, ses parents habitaient justement ce quartier... Du moins la zone côtière, en ce temps-là pratiquement déserte. Proche de la lagune Ebrié, ils possédaient une villa — sans doute la toute première du secteur, à l'époque — dont le vaste jardin communiquait avec la forêt.

Les souvenirs lointains refluaient progressivement à sa mémoire. Sa grand-mère maternelle — mémé Afiba — lui recommandait sempiternellement de ne pas s'éloigner, de ne pas aller jouer au bord de la lagune, ni de s'aventurer dans les bois. Et elle, la petite Thérèse, espiègle en diable, n'en avait cure et partait, insouciante. Néanmoins, elle ne rentrait jamais tard, afin d'éviter les remontrances de sa grand-mère ou de ses parents...

Sauf un jour de juin 1965... il y avait vingt-quatre ans : la gamine, désobéissante, s'était aventurée dans cette même forêt de La Riviera ! A la fin du jour, les boys l'avaient cherchée partout, de même que ses parents, fous d'anxiété... Et la petite Thérèse s'en était revenue, tenant sa poupée, sautillant, sans inquiétude, pour se faire copieusement gronder, sévèrement tancer après son escapade. Ce soir-là, elle était allée se coucher sans manger, juste après le bain que sa mère lui avait donné, en constatant alors que son mollet, enflé, portait la trace d'une piqûre. Rien de grave. Le soir même, ses parents avaient pu, avec une pince à épiler, retirer de son mollet une longue, une très longue épine, bizarre, bien polie, aussi brune que sa peau d'adorable petite fille africaine.

Bizarre, aussi, qu'elle ait été incapable de dire ce qu'elle avait fait dans la forêt, tout cet après-midi-là, oubliant l'heure et revenant à la nuit tombée. Et vingt-quatre ans plus tard, tout aussi bizarrement, c'était dans cette même forêt qu'on l'avait retrouvée, errant, l'air

hagard, ne se souvenant de rien de ce qui avait pu se passer depuis la veille...

Ceci était d'autant plus étrange que, trois mois plus tôt, déjà, la jeune femme avait inexplicablement disparu d'Abidjan pendant vingt-quatre heures et qu'elle avait été — tout comme ce soir — incapable d'expliquer où elle était allée, ce qu'elle avait fait ! Une chance que Robert, son époux, ait une entière confiance en elle et admis, avec le médecin de famille, sa brusque amnésie partielle couvrant ce laps de temps. Malgré les recherches de la police durant sa disparition, aucun indice n'avait pu éclaircir ce mystère... et l'on n'avait jamais retrouvé son collier d'or au médaillon renfermant la photo de son fils Doffou...

11 juin 1989 — Comté de Rio Arriba, Nouveau-Mexique

A deux cent quatre-vingts kilomètres au nord d'Albuquerque, à cheval sur la *State line* séparant le Nouveau-Mexique du Colorado et à huit kilomètres de la petite ville de Dulce (à peine mille huit cents âmes), le ranch du professeur Lionel Dennsmore étirait son territoire le long de la Navajo River : vingt-cinq kilomètres d'est en ouest et dix kilomètres du nord au sud, au cœur de la réserve des Indiens apaches Jicarilla. Vers le nord se dressaient les vertes collines d'Archuleta (plantées de pins et de genévriers) que dominait l'Archuleta Mesa, un plateau surélevé aux falaises ocre-bistre. Une route militaire ceinturait ce massif, interdite à toute circulation.

Les très rares voisins — le plus proche habitait à sept kilomètres — ignoraient pourquoi seul Dennsmore bénéficiait d'une dérogation l'autorisant à emprunter cette voie. Cet universitaire éminent devait à l'évidence jouir de puissants appuis. Il n'était pas rare, d'ailleurs, qu'un VIP, amené par un hélicoptère de l'Air Force, vînt faire un court séjour dans la vaste demeure héritée d'un Dennsmore du XVIII^e siècle, éleveur de chevaux, un peu trafiquant d'armes et d'« eau de feu », qui (selon les mauvaises langues ou les jaloux !) aurait fricoté avec les pillards apaches !

Une splendide propriété, ce ranch ; un grand « U » entouré de pins, de maintes variétés de cactus : agaves, figuiers de Barbarie, *devils fingers* ou doigts du diable, sorte de « pieuvre » verte aux « tentacules » quadridactylés, avec de petites fleurs violettes, une espèce aussi douloureuse à effleurer que les précédentes ! Sur la façade à colonnades — rajoutées au XIX^e siècle pour faire « colonial » et victorien —, des parterres de fleurs. Un chemin de gravillons rosés conduisait à la piscine.

Un havre de paix que ne quittait plus guère le professeur Dennsmore, titulaire d'une chaire à l'Université du Nouveau-Mexique où il avait enseigné la biologie moléculaire, la biochimie et la génétique. Une université réputée dont on fêterait cette année le centenaire.

Malheureusement, ce scientifique de top niveau, auteur de travaux de pointe sur le clonage accéléré chez les mammifères (ses pairs

voyaient en lui un génie parfaitement nobélisable) avait été cruellement atteint par la maladie : l'évolution sournoise d'une sclérose en plaques le clouait sur un fauteuil roulant, ne lui laissant plus que l'usage du bras droit et partiellement celui du gauche. Cette terrible affection l'avait frappé trois ans plus tôt, à l'âge de cinquante-sept ans, faisant de lui — si actif, si dynamique jusque-là — un handicapé, à l'instar du célèbre astrophysicien et cosmologiste Stephen Hawking¹, qu'il regrettait de n'avoir jamais rencontré.

Lionel Dennsmore, en fait, était un être secret : peu d'hommes pouvaient se targuer de bien le connaître et moins encore d'avoir été invités en son ranch, où il se terrait avec Anna, son épouse beaucoup plus jeune que lui. Celle-ci, effectivement, belle métisse « Coyote »², n'avait pas encore fêté ses trente-cinq ans. Il ne se montrait que fort rarement avec elle. La plupart du temps, le savant sortait escorté de trois hommes d'une stricte élégance, invariablement vêtus de sombre, coiffés d'un feutre classique un peu rabattu sur les yeux. Leur âge variait de trente à quarante ans. Le plus âgé d'entre eux — Frank Rooney — passait pour être le médecin personnel du biologiste, mais on l'avait vu plusieurs fois piloter un hélicoptère et, même, être respectueusement salué, au garde-à-vous, par un colonel de l'Air Force ! Les deux autres collaborateurs de l'infirme possédaient un statut assez flou : Ralf Hunt celui de secrétaire particulier, Harris DiMattia celui de chauffeur.

Un chauffeur stylé, conduisant avec maîtrise un puissant 4×4 Dodge Ramcharger (aux glaces opaques teintées bronze) dont le moteur, gonflé, rendait possibles des vitesses de pointe excédant les cent quatre-vingt-dix kilomètres/heure. Son toit avait été bizarrement surélevé d'une bonne trentaine de centimètres. Sur le plateau arrière, un plan mobile, inclinable par des vérins, doté de rails articulés, pouvait s'étirer jusqu'au sol et servir de rampe d'accès au très robuste fauteuil roulant, un 924 d'Everest Engining, la firme californienne de Camarillo, spécialisée dans ce genre de matériel. Ce modèle ne pesait pas moins de cent huit kilos, une part notable de ce poids étant imputable aux batteries de quatre-vingts ampères alimentant un moteur de cent cinquante watts.

Pourquoi le toit du véhicule avait-il été rehaussé sur toute sa longueur, jusques et y compris au-dessus de la cabine ? Pourquoi ce Ramcharger pesait-il nettement plus que sa version courante ? Pourquoi, aussi, son hayon était-il si épais ? Bien d'autres questions auraient pu être posées par les curieux. Il est vrai que ceux-ci, dans ce secteur aride — privé et surveillé —, n'encombraient assurément pas la circulation !

1. L'un des plus grands cosmologistes de notre époque, auteur du remarquable ouvrage traduit chez Flammarion, Paris : *Une brève histoire du Temps, du Big Bang aux trous noirs*

2. Se dit, aux USA, d'une personne de sang indien et hispano-américain. Ce terme, un peu surprenant pour des Européens, n'est en rien insultant.

Présentement, le hayon soulevé, la rampe d'accès touchant le sol, les trois hommes en costume sombre attendaient patiemment de part et d'autre du plan incliné. Du garage leur parvenait le bruit sourd, familier, du moteur électrique du fauteuil roulant.

Les cheveux grisonnants, une forte moustache, un visage fermé, voire sévère, le professeur Dennsmore parut, pilotant son siège mobile en actionnant le bloc de commandes disposé sur l'accoudoir, juste au-dessus du phare droit. Anna, à la chaude carnation d'Espagnole mâtinée d'Indienne, avec sa longue chevelure aile de corbeau à reflets bleutés, arborait une robe d'été blanc cassé au décolleté discret. Elle marchait la main simplement posée sur l'une des poignées du dossier. Son époux portait un costume gris perle, une chemise saumon et une cravate grise à rayures bordeaux ; une harmonie de coloris due au bon goût de Mme Dennsmore.

Celle-ci voulut s'assurer que la large ceinture, partie intégrante du fauteuil, était correctement fixée pour maintenir convenablement la taille de l'infirmes mais ce dernier, avec un mouvement d'humeur, repoussa sa main :

— Laisse, Anna ! J'ai vérifié moi-même...

— Excuse-moi, chéri, répondit-elle d'une voix de basse, avec douceur. Je ne pensais pas que cela t'importunerait...

Tension... Lassitude rentrée, réciproque et difficilement contenue. Masque trompeur — à peine ! — que l'on se compose à l'endroit des tiers, des étrangers... Etrangers que l'on devient soi-même, peu à peu, vis-à-vis de l'autre, que l'on aspire à fuir (sans se l'avouer) en feignant toutefois la sollicitude. Jeu des apparences, où l'on est content lorsque l'on peut rester seul quelques heures, voire un jour ou deux, sans duperie, sans obligation de sourire à l'infortuné handicapé. Un homme qu'Anna avait aimé, certes, mais lui, aigri par la cruelle iniquité de son état, se comportait parfois comme si l'autre — si belle, si jeune, en si bonne forme physique — était responsable de sa maladie incurable ! Et de se montrer injuste lui-même, de l'humilier par des réactions rudes, voire brutales et partant abusives, imméritées, agrandissant ainsi, graduellement, le fossé devenu inévitable entre deux êtres condamnés tôt ou tard à se déchirer...

A l'approche du couple, les trois hommes au costume sombre, à la cravate noire, ôtèrent leur feutre et s'en recoiffèrent avec un geste mécanique. Nul n'aurait pu dire qui, des trois, était le médecin, le secrétaire ou le chauffeur ! Même déférence à l'égard de l'illustre savant, même allure sportive, même « classe », même impassibilité respectueuse. Sauf pour l'un d'eux, le docteur Frank Rooney : passant derrière le handicapé pour s'emparer de l'autre poignée afin de guider les roues sur les rails du plan incliné, il nuança la froideur de son regard d'une discrète lueur d'intérêt en effleurant des yeux la belle Anna, qui demeura indifférente.

Le docteur Rooney remercia la jeune femme d'un signe de tête lorsqu'elle s'écarta pour lui laisser pousser le lourd fauteuil, bien que

ce dernier eût pu effectuer tout seul la manœuvre ; la puissance de son moteur le lui aurait permis. Le médecin l'accompagna le long de la rampe jusque sur le plateau arrière, l'arrimant grâce à des courroies contre la paroi latérale et près du dossier de la banquette. Des crochets gainés de caoutchouc, fixés aux rails, furent rabaissés, emprisonnant la jante des grandes roues avant, afin d'en assurer une meilleure stabilité.

A l'opposé, à gauche, un curieux cylindre de métal d'environ quatre-vingts centimètres de diamètre, vertical, touchait le dossier de la seconde banquette ; un cylindre d'acier qui s'élevait jusqu'au plafond et s'encastrait semblait-il dans le toit surélevé.

— Bonne promenade, Lionel...

— Merci, Anna...

Banalités en phrases courtes, prononcées par habitude, l'esprit ailleurs, pour dire quelque chose en fonction du moment.

Harris DiMattia se mit au volant avec, à sa droite, le secrétaire Ralph Hunt. Le docteur Rooney, lui, s'installa sur la seconde banquette, au niveau de l'infirmier placé juste derrière lui.

Le chauffeur tourna la clé de contact ; le moteur vrombit à la première sollicitation. Sur le tableau de bord, plus complexe que ne l'était celui du modèle standard, des clignotants s'allumèrent, ainsi que l'écran d'un petit téléviseur. Harris pressa le bouton : avec un ronronnement feutré, le hayon, fort épais, se rabaissa, s'encadra avec un double déclic. Ralph Hunt enfonça un contacteur et l'écran d'un mini-ordinateur s'éclaira, faible lueur d'un vert émeraude, sur lequel des chiffres et des symboles défilèrent, attentivement suivis par le secrétaire. Le petit téléviseur, lui, se bornait à scintiller faiblement.

— Quelle direction dois-je prendre, professeur ?

— Celle de Pueblo, Harris.

Car le célèbre biologiste avait pour violon d'Ingres l'archéologie (théorique, son état ne lui autorisant plus la moindre fouille, naturellement) et l'ethnographie, l'anthropologie culturelle des nations indiennes. Il s'intéressait en particulier aux ethnies apaches Jicarilla, Chiricahua, Mescalero notamment — toujours vivaces — issues des envahisseurs Athapascans, appelés encore Athapaxans, venus du nord-ouest : Alaska, Yukon, Ouest canadien principalement.

Dans un passé beaucoup plus reculé (moins 20.000-30.000 ans), l'homme occupait déjà ce territoire. Avant les atteintes de son infirmité, Dennsmore avait recueilli des pointes de flèches lancéolées, longues de cinq ou six centimètres, avec un décrochement latéral près de la base, caractéristique typique de l'industrie lithique du Nouveau-Mexique. Il avait également procédé à des fouilles dans la Sandia Cave, une caverne à une quinzaine de kilomètres au nord-est d'Albuquerque, recelant aussi des ossements de mammoth, de mastodonte, de cheval, de bison et même de chameau. Un autre site intéressant existait non loin du mont Archuleta, vers les limites septentrionales du ranch ; d'importants vestiges Pueblo subsistaient près de Seguro Canyon.

Le Ramcharger prit cette direction, roulant sur la piste de terre qui grimpe rapidement. Il s'engagea sur la route militaire, négligeant l'injonction d'un grand panneau blanc : *No trespassing ! Extension of Military Territory controlled by Kirtland AFB/Albuquerque. Mines field. Danger ! You are making yourself liable to prosecution by Military Authorities...* (Défense de passer. Extension du territoire militaire contrôlé par la Base des Forces Aériennes de Kirtland/Albuquerque. Champ de mines. Danger. Vous vous exposez aux poursuites des autorités militaires.)

Le 4x4 aborda une corniche quasi horizontale qui épousait une courbe de la montagne, dessinant un arc de cercle, avant de s'élever à nouveau. C'est à ce moment-là qu'un tir d'enfer se déchaîna, venant de la falaise opposée ! Le tir d'une mitrailleuse lourde dont le chapelet de balles laissa de petits impacts sur le pare-brise et les glaces latérales teintées couleur bronze, sans parvenir à traverser leur verre blindé ! Sur les portières, les projectiles n'eurent pas plus de succès que sur le blindage de la carrosserie ! Rooney, avec une rapidité surprenante, avait plongé la main sous la banquette et ramené un gros pistolet « rafaleur » Ingram M 11, de calibre 380 ; arme redoutable, au chargeur de trente-deux cartouches, à la fois stable et précis dans le tir par rafales.

La réaction de Harris DiMattia, le chauffeur, avait été tout aussi immédiate. Le véhicule avait bondi en avant, grimpé le long de la route militaire tandis que, à ses côtés, le secrétaire Ralph Hunt pianotait fébrilement sur le clavier de l'ordinateur de bord. Non moins rapidement, un ronronnement se fit entendre. En synchronisme, des volets s'ouvrirent de chaque côté du toit surélevé cependant que le mystérieux cylindre de métal émergeait au-dessus du véhicule, sa partie supérieure s'écartant en quatre éléments, telle une fleur déployant sa corolle.

De l'intérieur du cylindre s'éleva à son tour une sorte de modèle réduit de Katiouchka ou « Orgues de Staline », surmontées d'une antenne radar. En moins d'une seconde, les détecteurs infrarouges et les radars repèrent l'assaillant. Aussitôt, les séries juxtaposées de tubes lance-roquettes entrèrent en action : *tchiou... tchiou... tchiou*. L'automitailleuse, sans marque ni insigne militaire, tapie dans le décrochement sur l'autre flanc de la gorge escarpée, reçut de plein fouet la volée de missiles ! Elle explosa, sa tourelle étanche NBC (nucléaire, bactériologique, chimique) soufflée latéralement et sa carcasse démantelée basculant dans le précipice !

— Tout va bien, professeur ?

— Oui, merci, Frank.

Et de fait, le biochimiste infirme ne semblait pas avoir été sérieusement impressionné par cet attentat, confiant qu'il était sans doute en l'efficacité des multiples gadgets équipant le Ramcharger... Et en celle de ses étonnants assistants, lesquels, médecin, secrétaire et chauffeur, s'apparentaient davantage à des gardes du corps ! Il n'avait même pas été nécessaire de commander l'ouverture du hayon dans l'épaisseur (anormale) duquel se dissimulaient des mitrailleuses capables de

balayer cent quatre-vingts degrés à l'horizontale et quatre-vingt-dix degrés à la verticale !

Le chauffeur leva les yeux sur le rétroviseur, pour interroger le paralytique :

— Nous continuons vers le Pueblo, professeur ?

— Non. Nous...

Il s'interrompit, ébaucha bizarrement un geste de la main réclamant le silence. Le biologiste parut en effet écouter puis, les masséters contractés par la colère, il opina, comme à un interlocuteur imaginaire et grinça entre ses dents :

— C'est ça : des repré-sailles ! Des repré-sailles !

Le professeur Dennsmore demeura silencieux un court moment et, cette fois, ce fut bien au chauffeur qu'il s'adressa :

— Amenez-moi sur la *mesa*, Harris, sans perte de temps.

DiMattia obtempéra, gravissant la route militaire après un furtif coup d'œil à l'écran du téléviseur qui, maintenant, montrait une vue panoramique de la gorge profonde au flanc de laquelle s'étirait la route. Les détecteurs disséminés dans la montagne et couplés à des caméras à objectif à focale variable, ne décelaient aucune autre menace.

Le 4 × 4 parvint enfin sur la *mesa*, le long plateau oblong, désertique, caillouteux, qui s'étendait du nord au sud, dominant la région verdoyante des collines. Le Dodge stoppa à l'amorce d'une dépression artificielle à laquelle l'on accédait par une route plus large que celle qui les avait conduits en ce lieu désolé. A l'extrémité de cette imposante tranchée, en cul-de-sac, de cent mètres sur cinquante environ, aucune ouverture : une paroi de roc nue.

Le hayon du véhicule fut soulevé, et le fauteuil roulant, libéré de son arrimage, précautionneusement guidé par Frank Rooney, arriva sur le sol, s'engagea sur la déclivité en pente douce, en sa partie centrale aplanie artificiellement, bitumée, comme une autoroute. Le professeur Dennsmore s'arrêta une seconde, fit accomplir un quart de tour à son siège mobile pour ordonner à ses hommes :

— Vous pouvez retourner au ranch. Je serai absent, probablement pendant quarante-huit heures. Merci.

Il remit le fauteuil roulant dans la bonne direction et relança le moteur, dévalant doucement la voie tracée au milieu de la route. Sur celle-ci, large, encaissée entre les parois abruptes, hautes d'une centaine de mètres, l'infirmes sur sa machine ressemblait à un insecte dérisoire, minuscule, vulnérable, dans ce site déroutant chauffé par un implacable soleil.

Et tel un insecte stupide stoppé par un obstacle dont il ne peut comprendre la nature, Dennsmore, sur le bas de la déclivité, s'arrêta devant le haut mur de rocher où nulle faille n'était visible. Aucune trace de porte, de panneau, de brèche ou cavité quelconque... Et pourtant, une ouverture triangulaire de trois mètres de côté apparut lentement, dessinant un étrange miroitement, comme la bouche d'accès d'un tunnel qui se serait enfoncé dans une masse de mercure !...

Le Dodge ayant réintégré le spacieux garage, sur l'arrière du ranch, la porte à bascule se referma sur les trois hommes revenus seuls du lieu mystérieux où ils avaient laissé le professeur Dennsmore. Ils enfilèrent une salopette de mécanicien et procédèrent à l'inspection méticuleuse du véhicule, démontant l'une après l'autre les glaces teintées et le pare-brise, éraflés par les balles, les remplaçant avec autant d'aisance qu'auraient pu le faire des professionnels d'un garage spécialisé. Les portières, accusant à peine les impacts des projectiles, subirent un examen des plus attentifs. Une seule fut remplacée ; les impacts sur les autres, moins visibles dans le blindage, furent simplement repeints.

— Du travail de pro, apprécia DiMattia, le chauffeur.

— Comme celui des types qui nous ont attaqué, sur la corniche, fit Ralph Hunt, le secrétaire (aussi habile que le « médecin » pour procéder à ce genre de réparations très particulières !). Le boss n'a pas eu tort de faire ajouter tous ces gadgets défensifs-offensifs à ce Dodge, blindé comme un char d'assaut !

Ils se débarrassèrent de leurs bleus de travail, rangèrent les gants dans les casiers, au-dessus du long établi surmonté d'un râtelier d'outils les plus divers et quittèrent le garage. Dehors, alors qu'ils se dirigeaient vers l'aile ouest du ranch qui leur était réservée, ils virent s'approcher l'épouse de leur maître. Celle-ci marchait d'un pas pressé et affichait une mine soucieuse. Elle s'adressa à Rooney :

— Docteur, mon mari vient de m'appeler, pour m'informer qu'il ne rentrerait pas avant deux jours.

Elle regarda tour à tour les trois hommes et questionna, toujours à l'adresse du médecin :

— J'étais à la piscine, une dizaine de minutes après votre départ et j'ai entendu des rafales d'armes automatiques. Vous êtes sûrement au courant ?

— Oui, madame Dennsmore. Nous les avons entendues, nous aussi. Un exercice, sans doute. Ce n'est pas exceptionnel, sur un terrain militaire.

— KMYK¹ n'en a rien dit et pas davantage Canal 12². Les gens du laboratoire n'étaient pas inquiets ?

Rooney mentit avec aplomb :

— Pas le moins du monde, madame. Nous avons bavardé une minute avec eux, pendant que le professeur s'éloignait, accompagné des officiers venus l'accueillir. Tout paraissait normal, paisible.

Son sourire s'accentua, cordial mais teinté de respect et cela contribua à apaiser les craintes de la jeune femme. La présence de ces trois hommes, tout dévoués à son mari, la reconfortait. Au surplus, le méde-

1. La plus importante des deux stations radio d'Aztec, à 90 km environ à l'est de Dulce.

2. Ou KOBF, station TV de Farmington, affiliée au *network* (réseau) de la NBC (environ 120 km à l'est de Dulce).

cin avait ordre d'occuper l'une des chambres d'ami, lors des rares absences du biologiste, pour veiller à la sécurité de son épouse.

Vers vingt-trois heures, ce n'était certes plus l'accablante chaleur caniculaire, mais la température se maintenait à près de vingt degrés Celsius et Anna crawlait avec volupté dans l'eau encore tiède de la piscine. La lune, à son dernier quartier, éclairait le ranch, suffisamment pour projeter l'ombre de l'aile droite sur une partie de la piscine, coupant avec netteté le « sillage » lumineux de l'astre des nuits dans l'eau agitée de clapotis.

Rosa, la bonne mexicaine, apporta un plateau, se baissa pour le déposer sur le bord de la piscine :

— *El vuestro café, señora.* (Voici votre café, madame.)

— *Gracias, Rosa. No necesito mas de usted. Buenas noches.* (Merci, Rosa. Je n'ai plus besoin de vous. Bonne nuit.)

— *Usted también, señora. Gracias...* (Vous aussi, madame. Merci.)

Anna but le café, se prélassa quelques minutes encore dans l'eau tiède puis se hissa en souplesse sur le bord de la piscine, nue, ses longs cheveux noirs collés à ses joues et tombant sur ses épaules et ses seins perlés d'eau. Elle passa son peignoir éponge, gagna la salle de bains, se doucha, se frictionna le corps avec son parfum préféré... et alla silencieusement rejoindre le docteur Frank Rooney dans sa chambre...

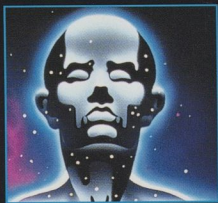
La « Coyote » se débarrassa du peignoir et apparut dans son émouvante nudité, cependant que Frank, tout aussi nu qu'elle, abandonnait la lecture d'un roman SF de Teddy Cowen pour se lever, la serrer dans ses bras, l'embrasser tendrement en pétrissant ce corps bronzé qui frissonnait d'un plaisir anticipé... Ils basculèrent sur le lit, roulèrent l'un sur l'autre en riant ; la jeune femme, avec des gestes fébriles, mit un terme aux préliminaires et chevaucha son amant, se livrant à lui avec des ruades, des gémissements et des râles, libérant sa libido refoulée depuis trop longtemps... Plus d'une quinzaine ! D'ordinaire, il lui fallait en effet épier son mari, bien s'assurer que, tel soir, il prenait des somnifères, attendre, refréner son impatience pour enfin, discrètement, aller s'offrir, frémissante, au fougueux docteur Rooney.

Ils explosèrent à l'unisson, mêlant leurs halètements et leurs cris pour sombrer ensuite, délicieusement, dans la petite mort qui les laissa anéantis durant plusieurs minutes. Reprenant son souffle, émergeant de ce fulgurant orgasme, Anna nicha sa nuque au creux de l'épaule de son partenaire qui la prit tout contre lui.

— Deux jours, mon chéri ! Nous allons pouvoir nous aimer pendant deux jours !...

Elle exhala un long soupir et se mit sur un coude, admira les traits virils de Rooney, s'inquiétant :

— Maintenant que nous sommes seuls, *amor mio*, dis-moi ce qui s'est vraiment passé, cet après-midi, quand vous êtes allés vous promener, avec mon mari ?



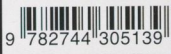
JIMMY GUIEU

Ces best sellers, totalement épuisés, sont enfin réédités, agrémentés d'annexes et d'une abondante iconographie. Dans ces premiers tomes consacrés aux E.B.E. (Entités Biologiques Extraterrestres), l'auteur nous entraîne au plus profond des installations souterraines qui, à travers le monde, servent de repaires aux Dzorls - les Gris - ces petits êtres malfaisants.

L'Humanité va-t-elle subir ce plan d'occupation systématique, prélude à son propre anéantissement ? Ou bien, des foyers de résistance sont-ils déjà à l'œuvre en maints pays pour combattre ces occupants et leurs complices ?

Dans les nouvelles annexes, vous découvrirez que les négations officielles s'effritent. Nos pires ennemis anti ufologues reviennent sur leurs mensonges. Que cache ce singulier revirement ? À l'instar des héros de ces romans-vérité, des Terriens préparent-ils leur libération ?

ISBN 2-7443-0513-8



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 00477590 5

Graphiste : © Michel Duchêne.
Photo : © Image Bank, Kevin Mayes.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

